



HENRI GUIRIEC

3^e Édition

LA
CORNOUAILLE
HEUREUSE

Couronné par l'Académie française.

CONCARNEAU
PONT-AVEN
ROSPORDEN
FOUESNANT

Guiéric
64958

2000

DU MÊME AUTEUR

- Histoire de Bretagne
 - La Terre Sainte de Cornouaille
De la Pointe du Raz au Menez-Hom
Couronné par l'Académie française
 - La Région de l'Ellé
Quimperlé — Le Faouët — Gourin
Couronné par l'Académie française
 - Cornouaille bigoudenne
 - Au berceau de notre Cornouaille
 - La Cornouaille des Monts
-
-

3519

LA CORNOUAILLE
HEUREUSE

Bibliographie

- H. Waquet : « *L'Art Breton* ».
 - « Bulletin diocésain d'Histoire et d'Archéologie de Quimper : *Notices paroissiales* ».
 - Trevedy : « *Essai sur l'Histoire de Concarneau* ».
 - L. Le Guennec : « *Nos vieux manoirs à légendes* ».
 - La Borderie : « *Histoire de Bretagne* ».
-

Dessins de L. Léna d'après les croquis de L. Le Guennec dans « *Choses et gens de Bretagne* ».

Henri GUIRIEC

LA CORNOUAILLE HEUREUSE

Rosporden — Fouesnant
Concarneau — Pont-Aven

Histoire de la Région

• 1950 •

La Cornouaille Heureuse

La Cornouaille heureuse ! Peut-on l'appeler autrement, cette riche campagne qui déploie, entre les cours inférieurs de l'Aven et de l'Odet, ses verdoyants pâturages et ses grasses cultures, ses vergers innombrables et son abondante végétation. De Rosporden à Quimper, de Pont-Aven à Bénodet par Concarneau et Fouesnant, les vallons aux frais ombrages alternent avec les terres en labour encloses de hauts talus boisés qui les protègent bien contre les vents de mer.

Mais nulle part la campagne n'apparaît aussi plantureuse, la végétation aussi luxuriante que dans cette région qui s'incline doucement vers la magnifique baie de La Forêt. Il faut voir ce pays des hauteurs qui, à la limite de Rosporden, dominant la chapelle rustique de Loc-Maria-an-Hent en Saint-Ivy. On devine là une dépression où l'Océan s'est précipité entre les pointes du Gabellou et de Bec-Meil pour former ce lac paisible à l'entrée duquel est assis le joli port de Concarneau, tandis que tout au fond, caché dans le feuillage, se tapit le bourg si coquet de La Forêt-Fouesnant. Une forêt, c'est bien ce que le regard embrasse. Mais ce n'est plus la forêt primitive, la forêt sauvage, dense et impénétrable, qui valut au pays son nom. C'est un immense verger où le vert tendre des pommiers s'allie partout au vert plus sombre des chênes et aux taches noires des bosquets de sapins qui annoncent quelque gentilhomme. Et dans cette épaisse frondaison qui l'entoure

presque, la nappe tranquille des eaux bleues resplendit au soleil comme une turquoise dans son écrin de velours; tandis que par-delà Bec-meil, sur l'Océan toujours agité, les vagues, dans leur course perpétuelle, dressent leur crête écumante qui s'étire au vent comme une crinière. Au loin, l'île aux Moutons, très basse, semble flotter ainsi qu'un radeau; et sur la ligne de l'horizon, un vapeur marque un point noir suivi d'une traînée blanche dans le ciel.

Orientée au Midi, protégée contre les vents du Nord par une ligne de collines, attiédie par des courants marins qui sont une dérivation du Gulf-Stream, cette côte jouit d'un climat quasi méditerranéen. La neige y est presque aussi rare qu'à Nice ou Menton. En plein hiver fleurissent les mimosas et les camélias qui sont alors, avec les roses et les azalées, la parure des jardins. La figue y mûrit. C'est la terre promise des fleurs et des fruits. Quand au printemps, pommiers pruniers et cerisiers ont couvert la campagne de leurs gros bouquets rouges et blancs, toute la contrée n'est plus qu'une immense couronne de fleurs autour d'une vasque aux eaux bleues au-dessus de laquelle les goélands aux longues ailes dessinent lentement les courbes gracieuses de leur vol majestueux. Dans l'atmosphère tiède de ce pays privilégié, le suc des fruits prend une saveur et une force inconnues ailleurs en Bretagne, qui font la renommée du cidre de Fouesnant, qui font aussi le parfum et le goût délicieux des cerises de feu et de ces prunes jaunes, rouges ou noires, grosses comme des pêches, la gloire de La Forêt.

Mais la Cornouaille heureuse ne serait pas la Bretagne si elle n'avait encore ses bruyères de

pourpre avec ses genêts et ses ajoncs d'or. Un peu partout les ajoncs et les genêts en fleurs égaient la campagne de leur vive couleur. Le paysan breton aime à les cultiver pour leur utilité, et peut-être pour la joie qu'il y trouve. Mais la lande rustique où se mêlent ajoncs et bruyères, vous la rencontrerez aussi. Elle pare de pourpre et d'or les pentes rocailleuses de la vallée au fond de laquelle chantonne l'Aven parmi les blocs de grauit qu'il polit et sertit d'argent. Vous la rencontrerez surtout sur la côte de Trégunc et de Nevez. Vaste, sans cesse balayée par les vents du large, avec ses mégalithes aux formes bizarres, avec ses menhirs et ses dolmens énormes qui se dressent face à l'Océan immense, elle produit une impression étrange de mystère et de grandeur qui vous révèle tout à coup l'âme celtique. Et ce n'est pas le moindre charme de ce pays. Car si la nature y a sa poésie qui nous enchante, les œuvres des hommes accumulées sur cette terre par tant de siècles, nous émeuvent encore davantage parce qu'elles sont la voix de ceux qui nous ont précédés. Et voici que la Cornouaille heureuse peut offrir, elle aussi, à notre admiration, une partie de cet incomparable trésor artistique dont la Bretagne a hérité du passé et qui fait sa plus noble et sa plus merveilleuse parure : ses innombrables monuments religieux. Pas une paroisse qui ne vous réserve quelque fête. Fouesnant, Benodet, Rosporden se font gloire de leur église, mais presque toutes sont dignes d'intérêt. Et que de chapelles également admirables : La Trinité de Melgven, le Moustoir de Kernevel, St-Philibert de Trégunc, Ste-Anne de Fouesnant, Perguet, et tant d'autres. St-Yvy conserve

deux jolis ossuaires, l'un dans le cimetière du bourg, l'autre près de la chapelle de Loc-Maria-an-Hent. Vous trouverez à Trégunc une croix processionnelle et à Rosporden un retable d'autel merveilleusement ciselés ; — dans l'église de Tourc'h un vitrail du XVI^e siècle au coloris éclatant ; — dans celle de Kernevel, toute une collection de statues de bois peint, peut-être d'une facture un peu gauche, mais de quelle intensité émouvante d'expression.

Pour découvrir nos chapelles il vous faudra souvent aller par les chemins creux et par les landes. Et voici qu'au secret repli d'un vallon, par delà les pommiers, elle vous apparaîtra à l'ombre d'un vieil if plusieurs fois centenaire, ou parmi les troncs gris des chênes et des hêtres. Tout auprès surgit un calvaire, et vous percevrez, en approchant, le murmure de la fontaine sainte. Sur le bassin de la fontaine et sur la niche, sur le calvaire et sur les hêtres, sur le granit de la chapelle, le lichen a étendu ses lamelles d'argent vieux. Et tout cela fera maintenant, à vos yeux émerveillés, l'effet d'avoir été mis là par la nature elle-même. Alors, n'est-il pas vrai, vous serez largement payé de vos peines ! (1)

Vos promenades vous conduiront encore vers de vieux manoirs qui vous réserveront, eux aussi, plus d'une agréable surprise, même quand ils auront été transformés en habitations de ferme. Lourds et rudes de mine, leurs murailles trapues portent de grands toits inclinés

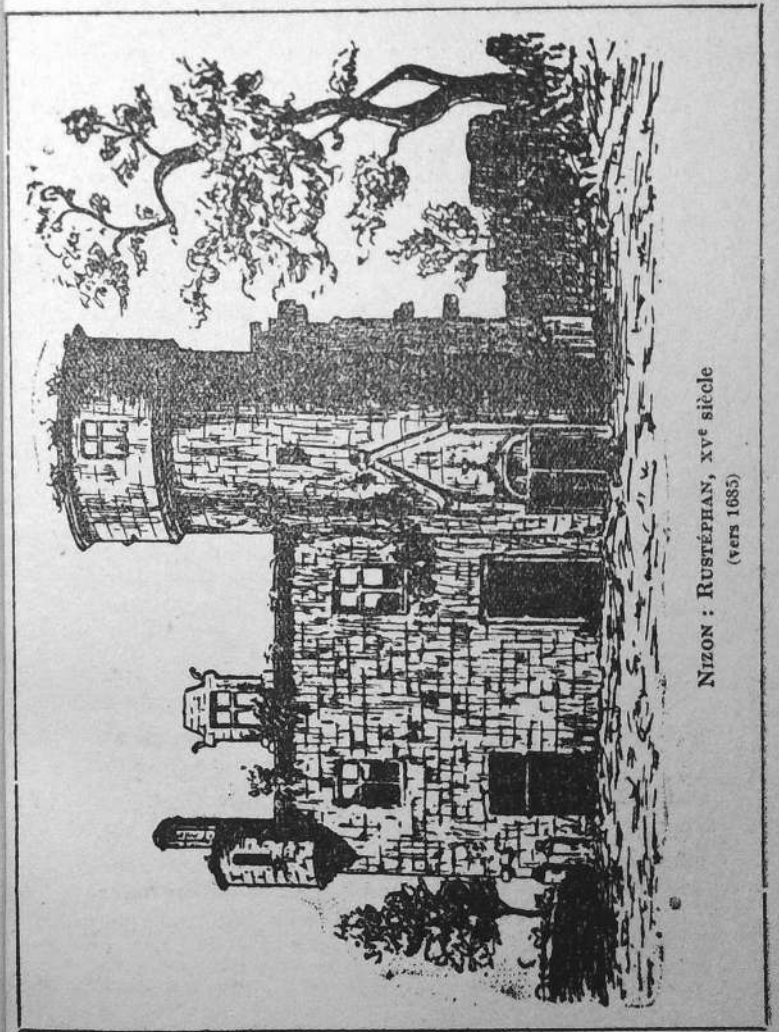
(1) « L'Art Breton » H. Waquet, chez Arthaud. Nous nous inspirerons souvent du beau livre de M. Waquet. Il faut le lire pour goûter tout le charme du trésor architectural de la Bretagne.

sur lesquels les mousses marines ont brodé les plus capricieuses arabesques. D'étroites portes aux architraves arrondies ou en accolade, des fenêtres barrées de meneaux en croix, vous ont révélé la gentilhommière bretonne. Ne craignez pas de franchir la cour de la ferme, qui a souvent perdu, hélas ! l'agrément de la cour du manoir ; mais tout comme autrefois, la maison est hospitalière. Et voici que vous découvrez, là une porte délicatement ciselée comme un porche de chapelle, plus loin un portail renaissance d'une belle ligne classique, et dans la grande salle une immense cheminée à hotte, soutenue par des consoles au galbe vigoureux. Parfois une note militaire qui rappelle des époques troublées : portail dentelé de créneaux, échaugette de veilleur formant nid d'hirondelle, pavillon couronné de machicoulis. Vous aurez même en ce pays la rare chance de rencontrer à Concarneau une ancienne et toute petite ville fortifiée, devant laquelle vous pourrez à loisir réveiller les échos d'autrefois.

Car si tous ces vestiges du passé, même dans leur silence, nous charment par la poésie qu'ils répandent autour d'eux, quelle émotion leur voix n'éveille-t-elle pas dans notre âme, quand l'Histoire pour nous les rappelle à la vie. Alors nous les aimons.

Certes, la Bretagne peut, à bon droit, s'enorgueillir de ces innombrables merveilles d'art religieux qui la couvrent encore aujourd'hui, après tant de destructions : trésor incomparable que lui envient les autres provinces de France, et que, de tous pays, on ne se lasse pas de venir admirer. C'est là, pour elle, une source de richesse dont elle se doit de conserver et d'entretenir la moindre parcelle. Mais plus que l'intérêt, la fierté et le respect

filial en font un devoir aux Bretons qui connaissent l'histoire de ces véritables souvenirs de famille. A travers la France, les grands centres urbains possèdent assez souvent des monuments grandioses élevés d'ordinaire par de riches et puissants personnages. Pour les réaliser ils ont fait appel à des ouvriers, des artisans, des artistes de tous pays. Il n'en va pas de même en Bretagne. C'est le peuple breton lui seul qui fut ici l'inspirateur et l'exécuteur de toutes ces œuvres d'art. Comme il vit dispersé en une infinité de petits groupements ruraux, il a semé à travers ses campagnes une infinité de petits édifices où il a voulu exprimer tout ce que sa religion et son patriotisme avaient mis dans son âme de sens artistique. Et parce qu'il a voulu que ce qu'il faisait faire fût fait à son goût, parce que selon « son pouvoir et suffisance » il supportait lui-même les frais des travaux, il n'a voulu connaître, pour exécuter ses désirs, que des hommes de chez lui. C'est du peuple breton que sont sortis les maîtres-d'œuvre, les tailleurs d'images, les peintres-verriers dont les œuvres sont la noble parure de leur pays et pour ses habitants, le plus précieux souvenir de famille. Cependant, quantité d'écussons seigneuriaux parsèment souvent, comme à Melgven, les voûtes, les murailles, les verrières des églises bretonnes. L'histoire des paroisses révèle continuellement que ces marques d'honneur ne furent mises et maintenues qu'avec la permission des paroissiens, permission qu'ils accordaient, avec le titre purement honorifique de « fondateur », pour récompenser une participation plus généreuse à la construction d'un édifice qui était leur œuvre et dont ils entendaient restait les seuls maîtres. Et pour le bien marquer, ils avaient soin, presque toujours, de



NIZON : RUSTÉPHAN, XV^e siècle
(vers 1685)

faire graver sur la pierre les noms de leurs « fabriques » (1) qui administraient alors les biens de la paroisse. C'est ainsi que l'on peut lire, dans le porche aménagé [sous la tour de l'église d'Elliant, devant le portail occidental:

L : 1660 : M : IAN : GVILLOROVX : S :
DE PENANECH :
GVILLAME QVEMERE : FABRIQS

(l'an 1660, Messire Jean Guilloroux, seigneur de Pennanech, Guillaume Quéméré, fabriques).

D'autres fois, ils marquaient leur maîtrise en interdisant toutes armoiries. L'église de Rosporden, de la fin du XIV^e siècle, ne porte que les seules armes des Treanna d'Elliant (*d'argent, à la mâcle d'azur*) et elles sont sur une restauration faite un siècle après la construction de l'édifice. La chapelle Sainte-Anne, de Fouesnant, n'en a aucune et une inscription dans le chœur a soin de nous dire qu'elle fût « bâtie des libéralités des fidèles ».

Chers aux bretons parce que leur patrimoine commun le plus précieux, ces monuments le sont encore avec tous les témoins du passé qui leur rappellent les joies et les tristesses de leurs pères, leurs gloires et leurs malheurs. Devant les remparts de sa Ville-Close, un Concarnois admire lui aussi l'épaisseur des murailles,

(1) Les « fabriques » étaient choisis parmi les membres les plus notables du « général » de la paroisse à cette époque l'équivalent de notre conseil municipal.

l'agencement des défenses. Il se dit encore que bien souvent ses pères ont dormi tranquilles, protégés par eux quand l'ennemi était à leurs portes. Il voit monter à leur assaut un Du Cuesclin, lui-même deux fois repoussé. Du haut de ces remparts, ils regardent s'enfuir un duc de Bretagne chassé par ses sujets pour son anglomanie, et il accueille en fugitif un roi détrôné de Portugal qui lui demande asile. Pour les habitants de Rosporden, leur vieille Eglise n'est pas seulement un monument d'architecture digne d'intérêt. C'est encore et surtout le seul témoin survivant d'une grandeur disparue en un jour de lamentations qui vit l'incendie de la ville entière et le massacre d'une grande partie de sa population. Et depuis trois siècles et demi, la haute tour veille pensive et sourcilleuse, sur tout un peuple venu en ce même jour dormir près d'elle son dernier sommeil dans une terre sacrée abreuvée de son sang. Et que ferait-elle aujourd'hui sans ses morts !

Mais quand l'Histoire est muette ou sans intérêt, que de chansons et de ballades, que de légendes savent encore, en ce pays, ranimer les vestiges du passé dans une auréole de poésie où se révèle si bien l'âme bretonne. Devant les pauvres restes du splendide château de Botigneau, en Clohars Fouesnant, quel paysan des environs ne redit la ballade qui évoque à ses regards attristés le voile ensanglanté de la jeune marquise de Rosmadec arrivant en place de Grève à Paris pour voir tomber sur le billot et rouler jusqu'à elle la tête de son beau-frère, le comte des Chapelles et celle de son cousin Montmorency-Bouteville ? Quel touriste ne visitait na-

guère Rustéphan près de Pont-Aven, cette belle demeure digne d'un chambellan de Louis XI, qui ne dédaigna point du reste d'en prendre le titre seigneurial. Mais quand un habitant du village s'arrêtait à contempler ces ruines, ce n'était pas l'ombre de Jehan du Faou qui passait devant les fenêtres de la grande salle ou se promenait sur le sommet de la tour, mais l'apparition mélancolique de Genovefa Rustephan... et son cœur était ému de pitié.

Dans vos promenades à travers la Cornouaille heureuse, d'autres fantômes se lèveront encore pour vous accueillir, personnages d'histoire ou de légende ou les deux à la fois, qui ressusciteront pour vous le temps jadis. Avec le féroce Dom Juan d'Aquila, Rosporden vous rappellera le célèbre intendant des finances de Louis XIV, Nicolas Fouquet, dont la disgrâce fut aussi retentissante que la fortune. Vous retrouverez à Concarneau ce Rohan seigneur du Gué de l'Isle, qui eut la gloire d'introduire l'imprimerie en Bretagne ; — Jean de Montfort dont le nom évoque des heures tragiques de notre histoire ; — et jusqu'au souvenir de ce fameux roi Gradlon, contemporain et ami de Charlemagne, qui vient enfin de sortir des brumes de la légende pour nous livrer quelques traits authentiques de son visage. Au large de Bec-Meil vous verrez croiser le vaisseau amiral du hollandais Ruyter, le rival de Duquesne que vous rencontrerez également à Concarneau avec Vauban.

Ainsi le passé revivra sans cesse pour vous charmer, et jusqu'en ces monuments mystérieux, menhirs ou dolmens, dont les contemporains sont morts depuis des millénaires. Déroutée par leurs blocs énormes dont l'a-

gencement pose pour elle un problème insoluble, l'imagination populaire n'a pas hésité à y voir l'œuvre d'êtres surnaturels, les nains ou korrigans qui, avec les fées ou korriganes, habitent encore dans leur voisinage. Et c'est à leur sujet toute une floraison de légendes savoureuses que les anciens, au coin de l'âtre, racontent le soir à la veillée.

Et nous voici justement au pays du barde celtique qui en a chanté quelques-unes : le vicomte Hersart de la Villemarqué. Chants héroïques et chants mythologiques, ballades et chants historiques, chansons de fêtes et chansons d'amour..., c'est la race toute entière, celle d'autrefois et celle d'aujourd'hui, qui se lève aux accents du Barzas-Breiz, avec la puissance d'évocation de l'Illiade. Au manoir du Plessix-Nizon vous entendrez encore, avec quelle émotion, la harpe de l'Homère breton accompagnant de ses accords profonds, après « Genovefa Rustephan » et « le Page de Louis XIII ». le « Carnaval de Rosporden », et « la Peste d'Elliant ».

D'autres écrivains sont venus chercher en ce pays quelques-uns de leurs meilleurs accents. A Rosporden, l'église et son étang, la vallée pittoresque de l'Aven, Coatcanton avec ses bois et ses grands arbres, aujourd'hui hélas ! abattus, ont inspiré plusieurs pages d'un Loti. Vous pouvez voir encore, blottie près de l'église, l'humble tombe où dort « Mon frère Yves », dans le cimetière si propre et fleuri comme un jardin, qui mirait ses croix blanches dans l'eau immobile de l'étang.

Bec-Meil fut, au soir de sa vie, un des séjours préférés de François Coppée.

Gustave Flaubert, qui connaissait sans doute Dubuisson Aubenay (1) son compatriote, vint chercher la santé à Concarneau, et y écrivit « *Saint-Julien l'Hospitalier* ».

La Cornouaille heureuse a encore inspiré le pinceau de toute une pléiade d'artistes. Pont-Aven a donné son nom à une école de peinture en réaction contre la froideur d'un art académique. La vallée de l'Aven encombrée d'énormes roches servant de pignon à des chaumières, de mur à des courtils, et d'appui à l'essieu des roues qui chantent leur tic-tac dans l'écume de la rivière ; — vingt passerelles sautant de roche en roche dans le dédale du Bois-d'Amour dominé par la chapelle de Trémalo et le manoir du Plessix-Nizon ; — et surtout les pardons si pittoresques sous les chênes des placitres autour des chapelles rustiques : l'or et l'argent des bannières de soie et de velours et des ornements des prêtres, — les riches costumes féminins couverts de broderies éclatantes et si gracieux avec leurs tabliers de soie de toutes les couleurs, avec leurs collerettes blanches empesées et tuyautées qu'on ne voit plus ailleurs qu'en image auréolant une reine de France, avec les grandes ailes frémissantes des coiffes de dentelle gonflées au vent comme des voiles de goëlettes... comment un Gauguin, un Van Goh n'auraient-ils pas été enthousiasmés ? Ils s'en donnèrent à cœur joie, et Pont-Aven fut le triomphe de la couleur.

A Concarneau règne la mer. Pour elle, chaque été, la ville héberge une légion d'artistes attirés surtout par

(1) Ce gentilhomme normand, premier touriste en Bretagne, notait sur son carnet de voyage lors d'une visite à Concarneau en 1636 : « ... petite place... bastie ou fortifiée pour la nourriture et sécurité des enfants des Ducs, qui, autrefois étaient là élevés à cause du bon air ».

la vie grouillante du port à l'arrivée des bateaux de pêche, et par le spectacle inoubliable de la baie qu'anime la flotille des thoniers voguant vers les Glénans. Les vives couleurs des thoniers aux longues antennes, aux voiles vertes, jaunes, bleues, rouges, — les filets bleus de gaze légère pendus aux mâts des barques noires, — les loups de mer en vareuse brune, au « facies » de brique, — les sardinières en jupon court, — les thons de nacre et de jais dans les camions, debout côte à côte, — dans les paniers, les sardines à l'éclat métallique, — la rude voix des marins, leurs interjections gaillardes jetées d'un bord à l'autre, ou du bord au quai, — les appels criards des femmes, leurs rires éclatants, — les chansons des mousses, — le roulement incessant des voitures qui viennent prendre la pêche et l'emportent en courant, — et comme fond les remparts moyenageux de la Ville-Close, leurs tours se détachant sur un ciel où passent, caravelles aux voiles gonflées, de gros nuages diaprés qui montent de l'Océan : voilà ce que jamais, de juin à octobre, on ne se lasse de venir contempler. Aussi, Concarneau est-il, depuis longtemps, le séjour aimé des artistes. En 1879, Croyer, le grand peintre danois, y fit de nombreuses études. Cormon y a composé et exécuté en grande partie son tableau de l'« *Age de pierre* » en prenant comme modèles des pêcheurs des Glénans. Et Joubert, et Alfred Guillou de Concarneau, et Th. Deyrolles concarnois d'élection ! Il en faudrait citer vingt autres dont les noms ont marqué.

Et pour clore ce passé d'hier, après les écrivains et les peintres, Botrel qui, pour avoir chanté la Cornouaille heureuse, en a peut-être mieux qu'aucun autre, saisi

le visage. Cette terre généreuse qui donne si largement à ses fils, avec les beaux blés d'or de Beuzec et de toute la côte, ces pommes de Fouesnant dont le pur jus est un nectar auprès duquel les meilleurs crus de Normandie ne sont que piquette sucrée, comment ne serait-elle pas la terre de la joie de vivre et des gaies chansons, la terre des binious qui font danser si allègrement jeunes et vieux ?

N'est-ce pas ce que Botrel crut trouver, mieux qu'ailleurs au pays de Pont-Aven qui par sa plus grande fidélité aux belles traditions de la Cornouaille, à son costume et à sa langue, à ses pratiques religieuses comme à ses honnêtes divertissements, attire cette foule d'étrangers et d'artistes qui ne lui ménagent leur admiration ni leur estime.



Age préhistorique

La Cornouaille heureuse conserve encore un grand nombre de monuments préhistoriques : menhirs, cromlec'hs, dolmens, allées couvertes, tumulus et enceintes fortifiées. Les amateurs d'archéologie y trouveront facilement où satisfaire leurs légitimes curiosités. Il ne peut être évidemment question ici que de signaler rapidement les principaux d'entre ces monuments :

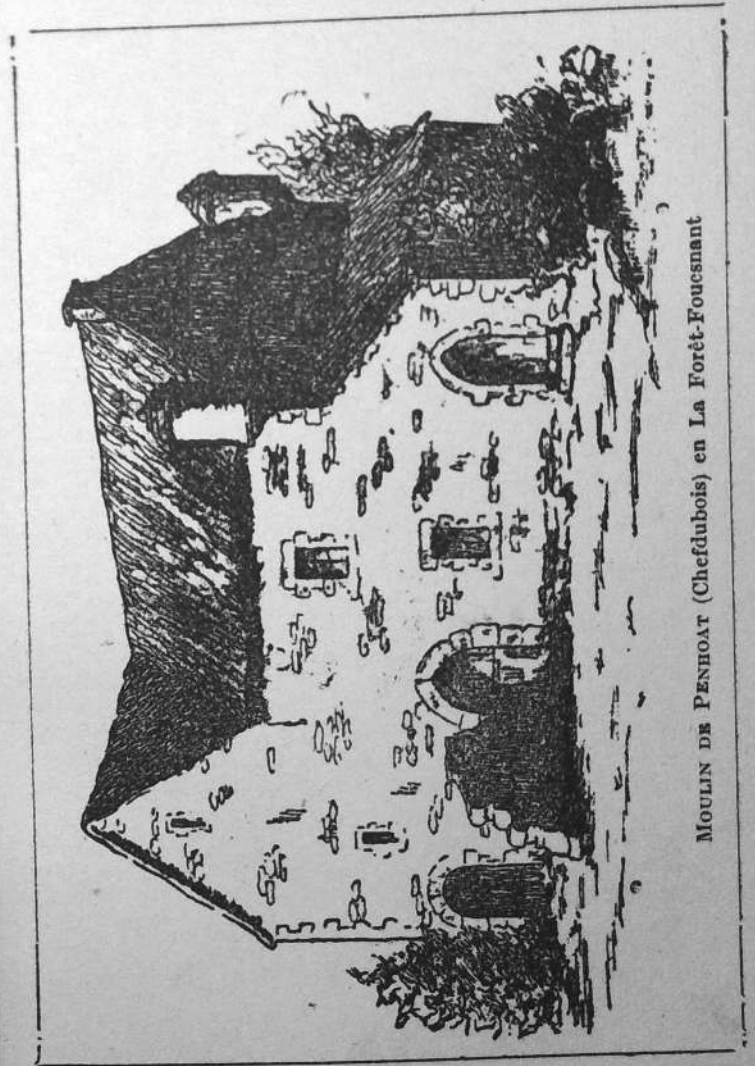
- en Clohars-Fouesnant, un tumulus et trois tombelles sur les terres de Botigneau.
- en Fouesnant : un menhir de 6 m, 30 auprès du sémaphore, à la pointe de Bec-Meil,
 - : un tumulus près de Vergoz-Huellaff
 - : un autre tumulus près de Coatalio
- en La Forêt-Fouesnant : un menhir près des ruines de l'ancien prieuré de Logamand.

La partie orientale de ce coin de Cornouaille est beaucoup plus riche en monuments préhistoriques. Dans la seule paroisse de Trégunc, M. de Fréminville avait compté dix-huit menhirs isolés auxquels il fallait ajouter les blocs formant les cromlec'hs de Lannenos et de la pierre branlante. On peut voir encore aujourd'hui :

- deux menhirs près du château de Kerminaouet
- un menhir de 7 m. 20, surmonté d'une croix, près de la station de Kerangallon
- à Kerouel, en bordure de la route de Concarneau à Trégunc, une pierre branlante bien connue, « men dogan » ou la pierre des maris trompés lesquels ne peuvent la mettre en mouvement. Près d'elle, un gigantesque dolmen. C'est dans le voisinage également, qu'étaient les douze blocs formant un cromlech de 82 mètres de diamètre, dont parle M. de Fréminville
- à Kergunes une enceinte de 60 mètres de diamètre, flanquée de tours rondes à l'est et à l'ouest, et appelée le Castellic
- un menhir à la pointe de Trévignon.

Melgven est aussi bien pourvu que Trégunc. En plus de ses menhirs et de ses dolmens, il possède de magnifiques allées couvertes. Les plus belles sont celles de Saint-Antoine, et celle qui est vis-à-vis du moulin de Goël, dans la vallée de l'Aven. La première, qui avoisine un menhir, est longue de 20 mètres. Elle a encore 5 tables et 9 supports hauts de 2 mètres au-dessus du sol. Celle de Goël, longue de 14 m. 75 et large de 3 mètres, est couverte par 3 grandes tables. La plus grande, vers le sud, longue de plus de 6 mètres, porte 50 cupules, et celle du milieu, de 5 mètres environ, en porte 30. — Au village de Kerambrunou est un dolmen, dont la table, fortement inclinée, longue de près de 4 mètres et large de 3 mètres, est supportée par 4 piliers. — Deux autres dolmens à Kernèze.

En Nizon : un menhir de 5 m. 50 à Kerviguelen
: un menhir de 7 mètres à Kerangosquer



MOULIN DE PENHOAR (Chefdubois) en La Forêt-Fouesnant

: un dolmen près de la chapelle Saint-Maudez

: un dolmen de 16 m. 50, mutilé, près du village de Kerroc'h.

Avec son menhir sur la route de Pont-Aven, à la limite de la paroisse, Nevez possède le dolmen peut être le plus curieux de la région : le dolmen de Poulguin. La table est un bloc énorme de 13 mètres de long, sur 9 mètres de large et 2 m. 80 d'épaisseur, dont la surface présente une foule de cavités. La vaste chambre du dolmen, close par quelques pans de murs élevés entre les supports a été transformée en forge, et une famille du pays n'a pas craint de prendre la succession des korrigans. Il serait singulier qu'ils ne s'en vengent pas en venant au moins, la nuit, battre l'enclume.

Sur les territoires de Nevez et de Trégunc on rencontre par les champs et les landes de nombreux blocs erratiques d'un volume parfois considérable. Leur masse, leur profil bizarre ne pouvaient manquer de frapper l'imagination populaire, et la légende s'en est emparée. Savez-vous pourquoi ces blocs ont pris une forme plus ou moins arrondie ? C'est que, la nuit de Noël, pendant que l'horloge de l'église sonne les douze coups de minuit, ils s'en vont boire à la mer. Ils font vite, comme vous voyez. La plupart en effet cachent un trésor, et ce serait le moment de faire fortune. Mais malheur à celui que son avidité retient sur le tas d'or au-delà des douze coups. Voici ce qu'il en advint à un gars de Nevez (de Trégunc, disent les gens de Nevez) :

Ce jeune garçon de ferme avait ouï que les bœufs parlent la nuit de Noël et disent des choses merveilleu-

ses. Il voulut en avoir le cœur net. Toute la maisonnée étant donc partie à la Messe de Minuit, il resta seul de garde au village. Après avoir donné une abondante provende à ses bêtes, il se cacha dans un coin de l'étable. Son attente ne fut pas longue ;

— Cette nuit, dit un des bœufs, les rochers vont boire à la mer.

— Oui, c'est vrai, répond le voisin. Il y a cent ans qu'ils n'y sont point allés.

— Si notre maître avait su cela, reprend le premier, il aurait pu faire fortune. Il y a de l'or sous le rocher qui est là près de la ferme.

— C'est encore vrai, répond l'autre ; mais il lui aurait fallu se presser, car pour faire sa tournée à la mer, le rocher ne mettra que le temps pour l'horloge de l'église de sonner les douze coups de minuit. »

A ce moment sonne le premier coup. Saisissant son bâton et le sac sur lequel il est assis, le bouvier se précipite dehors et cherche le rocher. Il a disparu, et à sa place, au fond d'une cavité, quelque chose brille aux rayons de la lune. N'osant y toucher, notre garçon y met son bâton qu'il agite ; et les pièces d'or de tinter ! Alors il se jette sur le trésor, et à pleines mains, il commence à remplir son sac. Le douzième coup de minuit retentissait à l'horloge et le rocher reprit sa place. Le pauvre jeune homme y fut pris. Il y est resté.

En terminant, signalons dans le bois d'Elliant, un camp quadrangulaire, avec enceinte en pierres sèches haute de 2 mètres à 3 mètres, ayant une tour à l'angle sud-ouest, et trois demi tours sur les côtés.

II

Époque Gallo-Romaine

La grande voie romaine Darioritum (Vannes) — Aquilonia (Locmaria-Quimper) traverse les paroisses de Melgven et de St-Ivy. Elle est jalonnée par les chapelles du Moustoir en Kernevel, de la Trinité et de Coat-an-Podou en Melgven, et de Loc-Maria-an-Hent en St-Ivy. C'est elle que suivaient les pèlerins du Tro-Breiz, et elle est restée, pendant tout le Moyen-Age, la principale voie de communication dans la région et même dans la Bretagne du Sud. Sur son parcours, on a découvert des tuiles à rebord près de la Trinité et dans une enceinte fortifiée près du manoir de Kergoat. Encore des fragments de tuiles et des monnaies romaines au village de Parc-ar-broc'h, toujours en Melgven.

Les gallo-romains bâtirent des villas au milieu de leurs exploitations, de part et d'autre de cette voie principale et en bordure de voies secondaires qui s'en détachaient. Dans la paroisse d'Elliant, un paysan trouva en 1897 une statuette en bronze du dieu Pan. A 800 mètres du bourg, une borne milliaire se dresse près du « Champ de la peste » ; et l'on peut reconnaître encore un camp romain sur le mamelon boisé de Treanna.

De Quimper à l'embouchure de l'Odet, une route suivait la rive gauche de la rivière. A la pointe de St-Gildas,

une importante agglomération possédait un établissement de bains de douze chambres. Dans l'une d'elle a été trouvé un bronze de Constance II, et l'on a exhumé près de la chapelle St-Gildas, de nombreux sarcophages en pierre.

Un vase en terre, contenant un millier de monnaies romaines et provenant de l'avenue de Cheffontaines en Clohars-Fouesnant, — des tuiles à rebord à l'est de l'anse de La Forêt, en Beuzec, et bien des débris caractéristiques recueillis de divers côtés, prouvent que cette région qui entoure la baie de La Forêt et avoisine l'Odet dut jouir à l'époque gallo-romaine, d'une certaine prospérité. Les traces de feu que l'on retrouve ici comme partout en Bretagne dans les vestiges de la même époque, ne laissent pas de doute sur la cause qui amena la ruine : les invasions saxonnes du V^e siècle avec leur cortège de pillages et d'incendies. Mais déjà la fiscalité exagérée du Bas-Empire romain avait engendré une profonde décadence et les barbares ne firent que précipiter le dénouement où devait conduire fatalement l'avidité insatiable de Rome.



Moyen-Age

Les moines de Landevennec et les origines de Conq (vers 800)

Au temps de Charlemagne, un comte de Cornouaille qui s'intitule « roi des Bretons par la grâce de Dieu », Graldon Flamm (750-836) donne aux moines de Landevennec Lantutocan, en Nevez, Lannsonnet en Trégunc, et dans un îlot de Beuzec, une résidence ou prieuré qui fut consacré à St-Guérolé et que les moines appelleront Loc-Guérolé (1). C'est dans l'Histoire, la première mention de Conq qui, au point de vue religieux, devait rester jusqu'en 1801, sous le nom de St-Guérolé, simple trêve de Beuzec, l'église mère.

Chassés en 914 par les invasions normandes, les moines de Landevennec revinrent en Bretagne après la victoire d'Alain Barbetorte en 937. Ils réoccupèrent alors leur prieuré de St-Guérolé en Beuzec, et le garderont jusqu'en 1727.

(1) Cartulaire de Landevennec, ch. XIX

De bonne heure une population de pêcheurs se groupa sur l'îlot de St-Guénolé auprès du nouveau prieuré. Ce fut Conq (coin, port) et plus tard Conq-Kerneau (Conq en Cornouaille).

Les bénédictins de Sainte-Croix de Quimperlé — Le prieuré paroisse de Logamand (1069)

Le 27 février 1069, Hoël de Cornouaille, comte de Bretagne, fait don au monastère Ste-Croix, de Quimperlé, du lieu dit St-Amand (Logamand) avec toutes ses appartenances, à savoir : tref Karanteuc et tref Ridiern (1).

Jusqu'en 1571 le prieur de Logamand fut un religieux de Ste-Croix. Puis viennent deux séculiers. Enfin le 31 Mai 1623, Grégoire XV unit le prieuré au collège des Jésuites récemment fondé à Quimper. Cependant, Mgr Le Prestre de Lezonnet, à force d'instances, arrache au Supérieur, qui reste prieur, la nomination du vicaire ou recteur résidant à Logamand, et chargé du service paroissial. Mais à la même époque nous voyons les deux trèves de Carantec et de Ridiern, qui s'appellent maintenant St-Ivy et Loc-Maria-an-Hent, rattachées à la paroisse d'Elliant. Depuis le Concordat de 1801, elles forment ensemble la paroisse de St-Ivy, tandis que Logamand dépend de la paroisse de La Forêt, ancienne trève de Fouesnant.

Du prieuré, il ne reste que des ruines, dont le portail de la chapelle, reproduit dans le château de Keriolet en

(1) Cartulaire de Sainte-Croix de Quimperlé, ch. LIV.

Beuzec-Conq. Bientôt sans doute, rien ne rappellera plus à Logamand le souvenir du comte Hoël, tandis que le menhir qui se dresse tout à côté continuera de dire aux générations successives que d'autres hommes passèrent là, combien de millénaires avant lui.

L'architecture romane au XII^e siècle. — Réapparition de la sculpture. — Fouesnant, Perguet.

Fort dénaturée à l'extérieur, l'église de Fouesnant a heureusement conservé dans sa construction intérieure les caractéristiques de l'architecture romane au début du XII^e siècle. Les cinq travées de la nef sont séparées par de hautes piles rondes cantonnées de quatre colonnettes. Un des piliers, qui est carré, a ses angles chanfreinés et décorés de pointes de diamant. Les arcades à plein cintre sont à double archivolté et portent sur des chapiteaux dont la sculpture méritera toute notre attention. Au-dessus des arcades, de petites fenêtres ébrasées, d'une ouverture extérieure ne dépassant pas quinze centimètres, nous révèlent une construction du début du XII^e siècle. Dans les deux branches du transept, dans le chœur, et même le côté sud de l'abside, se répètent les mêmes arcatures avec leurs petits claveaux et leurs chapiteaux sculptés.

Après Saint-Gildas de Rhuys et Langonnet bourg (fin du XI^e siècle) nous assistons à Loctudy et à Fouesnant aux premiers essais de la sculpture en Bretagne. Elle vient aussi de se réveiller dans le midi de la France, après

un sommeil de plus de cinq siècles durant lesquels notre monde occidental, subjugué par l'Orient, a entièrement oublié le génie plastique de la Grèce pour un art purement décoratif (1)

Ses premiers pas sont encore bien timides. Les chapiteaux et les bases, c'est tout son champ. Les tailloirs sont à peine biseautés, mais sur les corbeilles, elle essaie, en bien faible relief il est vrai, les motifs les plus divers. A Saint-Gildas de Rhuys et à Langonnet c'étaient surtout des crossettes, des spirales, des têtes fantastiques stylisées, des corps d'animaux indiqués à grands traits sommaires, et des lignes concentriques d'inspiration celtique. A Loctudy comme à Fouesnant, les motifs plus variés sont déjà d'un modèle moins fruste et d'un relief plus accusé. A Loctudy, aux crossettes s'ajoutent de petites croix, des animaux couchés, et voici même des personnages en pied. A Fouesnant le progrès fait un bond et nos sculpteurs se révèlent. Les personnages plus nombreux occupent seuls ou par paire les corbeilles. Mais surtout, ce ne sont plus de vagues figures stylisées, ce sont des êtres humains observés et saisis en pleine vie, dans un effort acharné pour soutenir de leurs mains et de leur tête le poids accablant du tailloir. C'est vraiment cette fois le souffle inspirateur de la sculpture : exprimer la vie en des œuvres au relief toujours plus hardi.

L'ancienne église de Perguet (2), comme celle de Fouesnant, est en partie du XII^e siècle. Même à l'exté-

(1) « Art religieux en France » Émile Mâle

(2) En 1861 la chapelle Saint-Thomas du prieuré de Bénodet est devenue église paroissiale.

rieur, le côté nord en petit appareil avec ses fenêtres en meurtrières, révèle dès l'abord une construction romane. A l'intérieur, les travées nord sont imposantes et correctes, mais rustiques. Leurs piles carrées, dépourvues de tailloir, portent des arcades à claveaux serrés et réguliers. Au midi, sur les piles prennent naissance des colonnettes à base et à chapiteaux sculptés d'où partent des arcs formerets qui encadrent élégamment les petites baies percées dans les murs.

Durant le cours des siècles, l'église de Perguet a subi bien des remaniements. Au XVI^e siècle, sur l'arc triomphal où le plein cintre s'alliait déjà à l'arcade ogivale, on construisit un petit clocher. Dans le bas-côté sud, un joli ossuaire d'attache vint faire face aux fonts baptismaux du bas-côté nord : ordonnance d'un symbolisme dont tous comprenaient la grande leçon.

La porte principale, sur la façade ouest, a été refaite à la fin de l'âge gothique et le chœur est de style flamboyant.

Dans le cimetière, une croix de granit avec une statue de S'-Laurent adossée au fût.

Au milieu de ses grands arbres, à l'ombre d'un vieil if tordu et bossué par trois ou quatre siècles, l'église de Perguet est un des sanctuaires les plus intéressants et les plus pittoresques de la Cornouaille heureuse.

Les bénédictins du Mont Saint-Michel à Elliant (1171)

Dans le cours du XII^e siècle les bénédictins du Mont Saint-Michel, avec l'appui des ducs de Bretagne, avaient

fondé un prieuré à Elliant. L'an 1171, le duc Conan IV confirma la donation de Treveruer faite par ses prédécesseurs à l'église de S'-Michel. A la fin du XVIII^e siècle le prieuré du Moustoir Locmikaël, en Elliant, était à la nomination de l'abbé des bénédictins de Ste-Croix de Quimperlé.

Un Aveu de 1551 nous apprend que la juridiction du fief de Locmikaël s'exerçait en l'auditoire et tribunal de la cour de Rosporden.

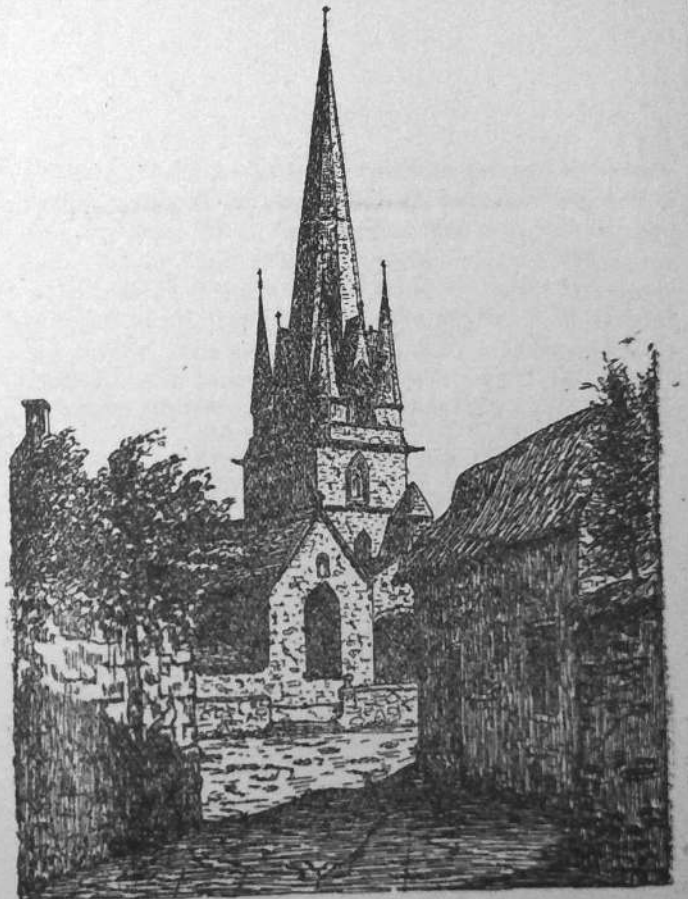
Apparition de l'architecture ogivale au XIII^e siècle — le prieuré Saint-Thomas de Benodet.

En 1231, Eudes de Fouesnant et toute sa famille donnent à l'église du bienheureux Thomas, martyr (1), patron de Benodet, toutes les dîmes qu'ils possèdent dans la paroisse de Perguet. A son tour, l'évêque de Quimper, Raynaud, chancelier du duc de Bretagne Pierre Mauclerc, faisait don de l'église S'-Thomas et de toute la paroisse de Perguet aux Abbé et couvent de Notre-Dame de Daoulas, à charge pour lesdits couvent et Abbé d'assurer le service religieux dans l'église de Benodet (2).

Reprise au XVI^e siècle et agrandie vers 1873, cette église de Benodet a conservé dans le cœur des fragments de gothique ancien. Dans les deux travées de

(1) Evêque de Cantorbéry, en Angleterre, mis à mort en 1170 par le roi Henri II dont il avait été le chancelier.

(2) « Cartulaire de l'Abbaye de Daoulas » Archives du Finistère



ROSPORDEN AU XVII^e siècle
(d'après une vieille lithographie)

Tour et porche antérieurs à 1400. — A droite, maison de 1656. —
A gauche, adossée au porche, chapelle du bas-côté, sud 1661.

l'abside, de forts pilastres formés de groupes de colonnettes prennent naissance sur un bandeau saillant et sur des cariatides. Les feuilles des chapiteaux ont toute la souplesse et le galbe de la sculpture des autres provinces de France. Les tailloirs finement moulurés portent les différents arcs qui soutiennent et découpent les voûtes. Mais surtout, percée dans le chevet plat de l'abside, une fenêtre de tracé très significatif : deux lancettes simples, jumelées, qu'une rose à redents surmonte dans l'axe d'un meneau bâti. C'est exactement le tracé des fenêtres hautes de la cathédrale de Chartres, exécutées en 1210.

Or, l'évêque Raynaud, qui avait été mis en 1219 sur le siège de St-Corentin par le duc de Bretagne, Pierre de Dreux, dit Mauclerc, était lui-même originaire de l'Île-de-France. Et voilà qui nous explique l'introduction, dès le début du XIII^e siècle, de l'architecture ogivale ou style français jusqu'au cœur de la Basse-Bretagne dans un pays qui pourtant, à Fouesnant et à Perguet même, avait déjà de bien belles églises romanes. Ne le regrettons pas : dans ce style français, les bretons sauront créer tant de merveilles, et si bretonnes.

Conq — Rosporden — Fouesnant (fin du XIII^e siècle début du XIV^e siècle).

Depuis le milieu du X^e siècle que le prieuré Loc-Guérolé en Beuzec a repris vie, le petit port de Conq s'est bien développé. Dès l'époque déjà lointaine de ses origines, il dut être défendu par un château à motte

ou donjon, avec une ceinture de pieux autour de l'îlot. Le nom de « vieil château » que la tradition et les documents ont toujours donné au tertre qui s'élève près de l'église St-Guérolé, est l'équivalent du nom breton des anciennes mottes féodales : « coz castel ».

Se sentant protégés, les habitants se livrèrent avec ardeur à la pêche et au négoce. A la fin du XIII^e siècle Conq est une agglomération importante et riche. Les fils de ses bourgeois occupent des dignités du chapitre de la cathédrale.

Pour la population trop nombreuse, la chapelle St-Guérolé est remplacée par une église de style gothique (1).

En 1285, le nouveau duc de Bretagne, Jean II, se trouva être un prince pacifique dont l'unique ambition sera la prospérité de ses sujets dans la sécurité et la paix. Il fut un bâtisseur de monuments d'utilité publique et un restaurateur des forteresses du duché. L'importance de Conq ne lui échappa point. C'est à lui que l'on doit vraisemblablement la première ceinture murale, en petit appareil qui, dès le XIII^e siècle, remplaçait le donjon féodal et ses palissades.

Conq, Rosporden et Fouesnant étaient dès lors chefs-lieux de châtellenies. Jean II fit lui-même construire l'auditoire de Conq. Rosporden eut aussi le sien et prend une certaine importance. Au milieu du XIV^e siècle Merian de Rosporden, notaire épiscopal, sera chargé par

(1) Délabrée et menaçant ruine, elle fut démolie vers 1830. La nouvelle église Saint-Guérolé (la 3^e) fut à son tour abandonnée récemment pour un bel édifice de style byzantin dans la ville moderne.

l'évêque Alain Le Gall, de Riec, de constituer le Cartulaire de l'église de Quimper. A Rosporden (1), comme à Conq, il y a sénéchal et officiers ordinaires d'une justice : procureurs, sergents, notaires. La châtellenie de Rosporden sera même, en 1334, d'un revenu très appréciable. Le duc Jean III la jugera digne de son fils naturel Jean de Bretagne, son unique descendant puisqu'il ne put tirer postérité d'aucune de ses trois femmes légitimes ; hélas ! pour le plus grand malheur de la Bretagne.

Rosporden : son église (début du XIV^e siècle)

Au début du XIV^e siècle, Rosporden avait aussi reconstruit son église gothique dont il reste le porche et le clocher.

La tour carrée, solide, corrige sa lourdeur par quatre fenêtres à meneau formant trèfle dans le tympan. Un clocheton surgit à chaque angle, la base évidée par une baie à redents ; et sur chaque face, entre les clochetons, quatre grandes lucarnes à tympan aigü. Au milieu, la flèche s'élance d'un seul essor, sans découpure ni ajour, un discret cordon horizontal venant seul briser, à mi-hauteur, la monotonie de la ligne droite. Peu de clo-

(1) Rospreden (prononcez : Rospreden) est devenu successivement Rosporden, et Rosporden. En 1688, Guéguen, notaire, écrit encore « Rospreden ». Il y eut à Riec un Lann Preden (Cart. Landennec), et il y a en Bannalec un Korborden. « Preden » est un nom de Saint breton.

chers sont plus savants et plus logiques ; peu ont une silhouette plus heureuse. Dans ses lignes sévères, il ne manque pas de grandeur. Un siècle plus tard, il inspirera au maître de l'œuvre de Quimper un des plus heureux ornements de la cathédrale. Sur la plate-forme de la tour de Rosporden, un chemin de ronde fut ménagé dans l'épaisseur même de la maçonnerie, à la hauteur des clochetons et des vastes lucarnes de la flèche. Vers 1425, l'idée sera reprise à Quimper, mais avec plus de bonheur encore. Au couronnement du massif carré des tours, tout de suite au-dessous de la plate-forme, passe sur les quatre faces une galerie couverte bordée, tel un triforium, par de petites arcades. Et n'est-ce pas surtout ce qui donne aux tours de la cathédrale de Quimper tant de grâce et de splendeur ?

L'église de Rosporden contient deux belles statues gothiques en pierre peinte, qui lui sont contemporaines : Notre-Dame de Rosporden, actuellement au maître-autel, et dans la niche du porche, St-Ahlar.

Guerre de la Succession de Bretagne (1341-1364) — Du Guesclin et la prise de Conq (1373)

A la mort de Jean III (1341) la rivalité des maisons de Penthièvre et de Montfort, qui prétendaient toutes deux au duché, déclencha cette longue guerre de la Succession de Bretagne.

Dès 1341, Conq se déclara pour Montfort, comme du reste tout le pays ; et quand il y passa peu après, le prince y mit une garnison. En 1342, quand les Anglais arrivèrent à son secours, il leur confia Conq, qui restera en leur pouvoir jusqu'à la fin de la guerre.

Cette même année 1342, Louis d'Espagne et son neveu Alphonse, avec Ayton Doria et les Génois, qui tenaient pour Charles de Blois, se mirent à ravager et piller la côte sud de Bretagne, surtout entre Quimper et Quimperlé. Les paysans durent s'enfuir avec leur bétail dans l'intérieur des terres. C'était un véritable brigandage. Mais ayant débarqué au Pouldu pour gagner Quimperlé, ils subirent un désastre complet pendant qu'ils marchaient sur la ville. Et le pays, semble-t-il, fut en paix pour le reste de la guerre.

Mais le règne de Jean IV continua d'être troublé par des dissensions intestines. Bientôt le duc se rendit odieux à ses propres sujets, « à cause, dit Froissard, de la séquelle d'anglais et de saxons qu'il trainait à sa suite », les préférant même aux bretons. A la fin, ceux-ci se fâchèrent. Ils signifièrent au duc qu'ils ne voulaient plus de lui, et ils demandèrent au roi de France, Charles V, de le venir mettre à la porte avec ses Anglais. Jean IV s'enfuit à Conq, où il s'embarqua pour l'Angleterre le 28 avril 1373.

Avec une armée française, Du Guesclin avait déjà pénétré en Bretagne. En cette même année 1373, il vint mettre le siège devant Conq. Le temps pressait : une flotte anglaise tenait la mer. Le connétable marcha lui-même à la tête des assaillants. Deux fois, il fut repoussé et le flux l'obligea de s'éloigner. Au troisième assaut,

il pénétra dans la place. Toute la garnison anglaise fut passée par les armes, sauf le capitaine, Jean Longuay, à qui l'on fit quartier.

Conq : ses nouveaux remparts, — sa communauté de ville, — le papegaut, — les lutteurs de Rosporden (XV^e siècle).

Cependant, l'invention des mortiers ou bombardes avait modifié les conditions de la guerre, surtout de l'attaque et de la défense des villes. Les murailles en petit appareil qui avaient résisté à Du Guesclin ne tiendraient plus contre les boulets de ces canons primitifs qui se multiplient et se perfectionnent. Menacés, pillés par les corsaires anglais, les habitants de Conq délaissent peu à peu leur négoce et quittent la ville qui se dépeuple. Au milieu du XV^e siècle sa population n'est même plus suffisante pour se défendre. Il devient urgent de parer au danger, dans une place maritime surtout. Amie de la France, la Bretagne, par ses victoires de Formigny et de Castillon et par la prise de Bordeaux, a mis un terme à la guerre de Cent Ans. Ses côtes vont rester exposés à la vindicte anglaise.

En 1431, le duc Pierre II étant à Quimper avait déjà ordonné de reconstruire en pierre de taille la ceinture murale de Conq. Et pour repeupler la ville, il avait exempté à perpétuité ses habitants des droits de pêcheries

et de sècheries (1). Les travaux commencèrent aussitôt et se poursuivirent sous Arthur III et François II. En 1438, le connétable de Richemont, devenu le duc Arthur III, confia la garde de Conq à Jehan de Rohan, seigneur du Gué de l'Isle. Ecuyer et chambellan des ducs Arthur III et François II, grand fauconnier de Bretagne, ce grand seigneur contribua plus que tout autre à la bonne exécution des travaux. Il ne les quitta qu'après avoir obtenu de François II en 1477, la construction d'un dernier bastion après que la ville eut repoussé une attaque traîtresse d'un parti breton qui travaillait pour Louis XI (2). La duchesse Anne allait y ajouter la plus grosse tour et une citerne. Ce sont les remparts que nous connaissons encore aujourd'hui.

Comme dans toutes les forteresses du Moyen-Age, les habitants de Conq avaient de tout temps participé avec la garnison à la défense de la place en cas de danger. Ils durent donc s'exercer au tir à l'arc et à l'arbalète, et plus tard à l'arquebuse, et enfin au mousquet. Ce fut le tir ou jeu du papegaut, oiseau de bois ou de carton peint qu'il s'agissait de démolir pièce à pièce. Afin d'encourager les hommes à cette préparation militaire, le duc François II, par une ordonnance de 1482, accorda au « roi du papegaut, pour l'année de sa royauté » exemption de tous impôts personnels et de « l'impôt sur quarante barriques de vin nantais qu'il fera vendre au détail dans la ville. » C'était une récompense princière.

(1) Droits qu'il fallait acquitter pour être autorisé à faire la pêche et à sécher poissons et filets sur la côte.

(2) Lettré autant qu'homme de guerre, ce Rohan se retira au Gué de l'Isle et installa près de lui, à Bréhan-Londéac, les deux premiers imprimeurs qui travaillèrent en Bretagne.

Un autre jeu, que nous appellerions aujourd'hui un sport, fut de tout temps très en honneur dans ce pays : la lutte. En 1437, le duc Arthur III ordonnait au baron de Quimerc'h, en Bannalec, de chercher dans sa région les meilleurs lutteurs et de les lui amener à Tours où il devait rencontrer le Roi de France Charles VII. Le vieux connétable ne connaissait pas en Bretagne, pour les opposer aux athlètes français, de plus solides « gourenerien » que ceux de Rosporden et de Scaër.

Dès le milieu du XV^e siècle, les ducs de Bretagne accordèrent bénévolement à presque toutes leurs villes, le privilège de s'administrer elles-mêmes par un « général » et de former une « communauté ». Dans les agglomérations rurales, le « général de la paroisse » ou assemblée générale de tous les paroissiens, qui se tenait ordinairement sous le porche de l'église, nommait ou deux « fabriques » pour l'administration des biens communaux. Dans les villes se constituèrent bientôt des « communautés » élues parmi les habitants des classes les plus aisées : négociants, avocats, procureurs, notables bourgeois. La communauté de Conq se composa de douze membres, et par la suite pourvut elle-même à combler ses vides. De bonne heure elle eut le privilège de députer aux Etats de Bretagne. Dès ses origines, elle montra par la fondation d'un hôpital le soin qu'elle prenait du bien-être de la population. La chapelle de la Trinité, qui en dépendait, remonte au XV^e siècle.

L'architecture au XV^e siècle

Pendant que se construisaient les remparts de Conq, le pays vit s'élever encore plusieurs sanctuaires. Ste-Barbe et Notre-Dame de Tremoren, en Nevez, — l'église de Nizon, — l'église de St-Yvy et celle de Locmaria-an-Hent, — la chapelle de Treanna, d'Elliant, sont en effet de la seconde moitié du XV^e siècle.

Ste-Barbe et Notre-Dame de Tremoren ou de la Clarté sont sœurs jumelles. Elles ont toutes deux le même clocheton gothique, svelte et gracieux. Quatre colonnettes rondes à pointes de diamant, coupées d'une bague faisant corps avec le tirant des cloches, portent une flèche largement ajourée à la base avec, aux angles, quatre pinacles gothiques. Le transept nord de Ste-Barbe conserve un vitrail de la même époque où l'on voit les armes de N. de Cornouaille, seigneur du Heznant : « *d'or à trois fusées de gueules en fasce* » — armes qui se retrouvent à la clef de voûte de l'arc du transept.

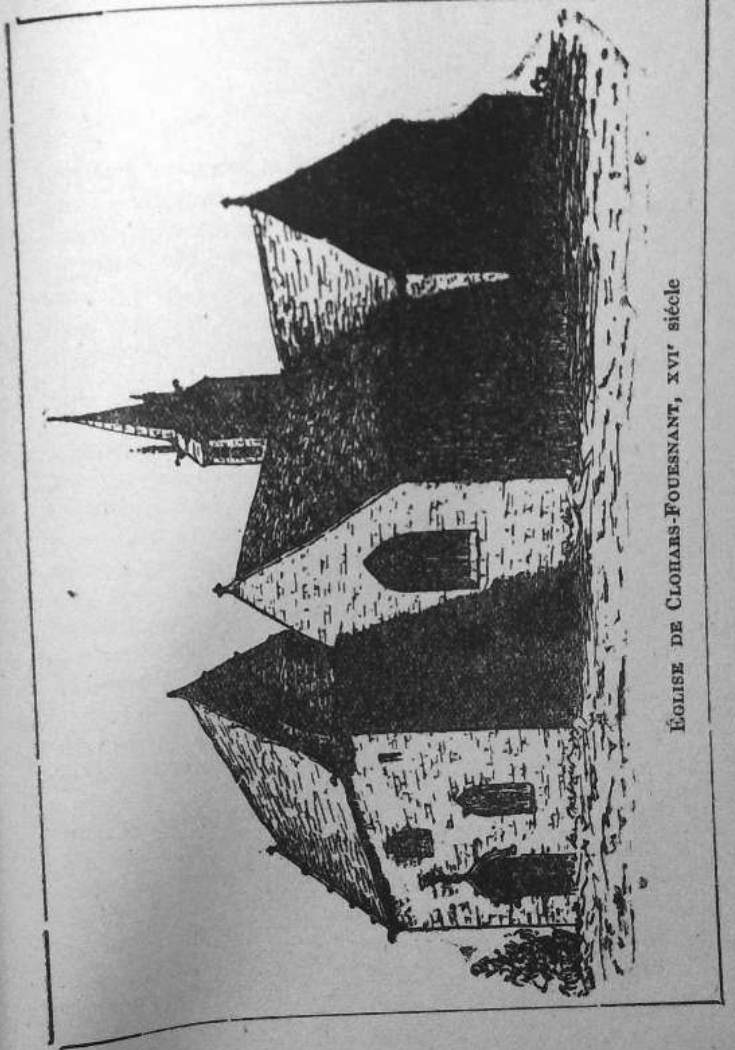
Les mêmes armes, à la même clef de voûte, dans la chapelle Notre-Dame de Tremoren, accompagnent une Vierge couronnée qui porte l'Enfant Jésus sur ses genoux. Dans cette même chapelle, une touchante « Pitié » en bois orne le maître-autel. Au simple groupe de la Mère contemplant sur ses genoux le cadavre de son Fils, l'artiste a joint, très discrètement un troisième personnage : un petit ange soutient le bras pendant de Jésus. Aucune consolation humaine ne pouvait soulager une semblable détresse maternelle qui n'a d'appui

que dans le Ciel. Rien qui vienne distraire l'esprit et le cœur de la sublime leçon chrétienne. Lui et Elle penchée sur son visage qu'Elle contemple avec une avidité douloureuse : « Elle regarde, dit Ludolphe le Chartreux, les épines enfoncées dans sa tête, les crachats et le sang qui déshonorent son visage... et elle ne peut s'en rassasier. » Et dans une sublime abnégation, sa douleur est une immense pitié. Pas un cri, pas un mot, pas un geste théâtral qui attire sur Elle l'attention... et fasse penser au talent de l'artiste. Car ces vieux maîtres du xv^e siècle nous donnent, eux aussi, en ce grand sujet, un bel exemple d'oubli de soi-même. Leurs chefs-d'œuvre sont nés d'un mouvement désintéressé de leur cœur. Ces « Pitiés » là ont consolé, à travers les siècles, bien des désolations. (1)

— L'église de Nizon a été remaniée au xviii^e siècle. Elle contient une « Descente de Croix » du xvii^e siècle, peinture que H. Schick a restaurée en 1937. Près de l'église se dresse un calvaire du xv^e siècle à fût bosselé accompagné de personnages : d'un côté la Véronique montrant la Ste-Face, et surmontée de St-Jean et de la Vierge ; — de l'autre côté sur un petit autel, une « Pitié » qu'entourent St-André et St-Amet, le patron de l'église.

— Les deux trèves de Ridiern et de Carantec durent élever en même temps leurs églises dédiées l'une à Notre-Dame de la Clarté (Loc-Maria-an-Hent), l'autre à St-Yvy, qui leur valurent aussi de changer de nom et

(1) Emile Mâle « *L'Art religieux en France* ».



ÉGLISE DE CLOHARS-FOUESNANT, xvii^e siècle

peut-être de centre religieux. C'était l'époque où le célèbre pèlerinage des Sept Saints fondateurs des évêchés de Bretagne mettait sur les routes du « Tro-Breiz » une foule de voyageurs. Loc-Maria-an-Hent ou du Chemin était la seconde station en partant de Quimper. Puis venaient la Trinité de Melgven et le Moustoir ou St-Maurice, de Kernevel.

A St-Yvy comme à Locmaria, on voulut construire près de la chapelle, un édifice à part qui fût un véritable dépôt pour les ossements. Jusque là, les ossuaires avaient été de simples arcades ménagées dans l'épaisseur des murs d'enclos des cimetières. On fit mieux, et aujourd'hui encore, dans ces deux édicules ajourés sur une face à la manière d'une galerie de cloître, nous pouvons admirer ces gracieux remplages à meneaux qui entrecroisent leurs arcs à plein cintre au-dessus d'arcs trilobés et de trèfles percés dans les écoinçons.

— La chapelle de Treanna, d'Elliant, est datée par un écusson mi-parti de Treanna et de Ploec qui rappelle l'alliance des deux familles en 1476. Ses deux portes gothiques lui donnent grand air. Celle de la façade ouest est couronnée par une contre-courbe dont les retombées reposent sur deux têtes. La porte midi, richement sculptée, est ornée de colonnettes, de pilastres et de pinacles feuillagés. D'un côté, un buste tient un bâton noueux, et de l'autre un fou sa marotte.

En 1433, le duc Jean V voulant récompenser les loyaux services d'Yvon de Treanna et de son fils Jean,

leur écrivait : « ... affranchissons et exemptons en perpétuel de tous fouages et subsides, dix estagers des villages de Treanna, Roc'h et Pennanguerner, en Elliant. » Pour prix de ses services personnels obtenir l'exemption d'impôts pour ses fermiers, voilà qui nous révèle sous un jour insoupçonné de beaucoup de Bretons les relations de leur vieille noblesse terrienne avec ses vasseaux.

Au début du xvii^e siècle, les Treanna étaient fondus en Tinteniac, de Quimerc'h en Bannalec. Grande Race, deux fois illustrée au fameux combat des Trente, et qui sut continuer dignement les traditions des Treanna. En 1688, le dernier Tinteniac, seigneur de Treanna et autres lieux, premier juveigneur des bannerets de Tinteniac Quimerc'h, lieutenant de cavalerie, était entré dans les ordres. De seigneur de la paroisse devenu le serviteur de tous, il signe simplement au registre des mariages d'Elliant « Maurice de Tinteniac, prêtre ».

Marie-Rose de Tinteniac porta Treanna dans la famille de Kerourien. Les paroissiens d'Elliant voulurent conserver le souvenir de la dernière héritière d'un nom qui pour eux signifiait le dévouement. Le 1^{er} mai 1712 fut bénite pour la tour de l'église une cloche de 709 livres. Elle portait les noms de Marie-Rose-Ian-Marguerite. Les parrain et marraine avaient été, par procuration du seigneur de Kerourien et de Marie-Rose de Tinteniac Jean Madec, du Cosquer, et Marguerite Quéméré épouse d'honorable Christophe Le Flaô de Keryannic. Et depuis plus de deux siècles, dans la tour d'Elliant, Marie-Rose-

Ian-Marguerite rappelle joyeusement l'union des seigneurs de Treanna et de la population dans l'attachement et le dévouement réciproques.

Manoirs du XV^e siècle. — Le Heznant. — Rustéphan.

Vers le milieu du xv^e siècle, comme se reconstruisaient les remparts de Concarneau. N. de Cornouaille, fit élever sur la rive droite de l'estuaire de l'Aven le château du Heznant, qui subsiste encore en partie. Pourvu de plusieurs ouvrages de fortification, il devait défendre l'entrée de la rivière. Il en reste le portail extérieur et le donjon. Le portail, avec sa porte cavalière et sa porte piétonne, est surmonté d'une galerie à machicoulis. Il s'appuie à gauche contre une tour hexagone, à laquelle à droite, fait pendant une chapelle. De chaque côté des portes, s'ouvrent des meurtrières pour les fauconneaux. Le donjon hexagone qui flanque le corps de logis intérieur est une tour très haute avec une galerie supérieure dont la saillie est garnie de machicoulis. Le parapet de cette galerie ajouré de fines découpures gothiques couronne très également la masse robuste du vieux donjon auquel est adossée une tourelle également à pans coupés, qui renferme l'escalier. La façade du logis principal a été refaite assez récemment dans le style oné-gothique, et pourvue d'une tour carrée. L'aile gauche est moderne. Une légende locale : « La pie

morte du Heznant », vous expliquera pourquoi l'aile droite ne fut jamais construite. La vue de cette pie révéla à la jeune héritière du Heznant la fin de toutes choses et sa propre destinée. Ame trop élevée pour se contenter de l'apparence trompeuse du bonheur éphémère que procure ici-bas la richesse, elle fit arrêter aussitôt les travaux de construction du château, et dans le froufrou de sa robe de brocart vert lamé d'or, elle s'en fut tout droit au Carmel de Quimper.

Le Heznant appartient en 1427 à Jean de Morillon, seigneur de la Porte-Neuve en Riec. Vers 1440, sa fille Catherine le passe à Guillaume de Guer, seigneur du Parc en Redené. Peu après, le Heznant est échu à la famille de Cornouaille. Vers la fin du XV^e siècle, Louise de Cornouaille dame du Heznant, épouse Raoul de Kervégant, qu'une inscription rappelle encore sur la porte d'entrée du manoir. Sa fille Françoise épouse vers 1520 Charles de Guer. De frère en frère, le Heznant échoit en 1572 à Charles de Guer, baron de Pont-Callec. Son petit-fils Alain, chef de nom et armes de Guer, chevalier, marquis de Pont-Callec, comte de la Porte-Neuve, baron de Riec et du Heznant épousait en 1649 Renée-Françoise de Lannion. Devenu veuf, Alain de Guer éleva les sept enfants que Françoise lui avait donnés, et voulant consacrer sa vie au service de ses compatriotes, il entra dans les Ordres. Une inscription de 1678 le dit prêtre, recteur de Moëlan et de Riec, où il mourut. Il y fut inhumé dans son église paroissiale, au tombeau de ses ancêtres. (1)

(1) Il fut le père du Marquis de Pont-Callec exécuté sur la place du Bouffay à Nantes en 1730.

Vendu comme bien national pendant la Révolution, le vieux château du Heznant, après avoir passé par plusieurs mains, est aujourd'hui la propriété des *Demimuid-Treuille de Beaulieu*.

Vers 1470 Jehan du Faou, chambellan de Louis XI, et grand échanson de France, faisait construire à Nizon le beau château seigneurial de Rustéphan que la Villemarqué a rendu célèbre par la ballade « *Genovefa Rustéphan* » du « Barzaz-Breiz ».

En 1536, Renée du Faou, fille de Jehan et de Jeanne de la Rochefoucault Montbazou, porte Rustéphan dans la maison de Rohan-Guéméné qui le céda, au début du XVII^e siècle à Charles de Guer, baron de Pont-Callec et seigneur du Heznant.

Vendu comme bien national à la Révolution, il fut acheté par des paysans qui en exploitèrent les matériaux. Il est aujourd'hui complètement démoli.

Réunion de la Bretagne à la France

Nous avons vu déjà un parti breton travaillant pour Louis XI essayer vainement de s'emparer de Conq en 1477.

Sous Charles VIII, en 1488, le sire de Pont-l'Abbé se jeta dans la ville par surprise et prétendit la tenir pour le roi. Menacé de représailles dans ses biens, il se rendit, et le duc François II confia la garde de Conq à Hervé Garlot et quatre-vingts hommes éprouvés.

L'année suivante, Anne de Bretagne, encore bien jeune, succédait à son père. Alors Charles VIII résolut de mettre la main sur le duché. Trahie par ses défenseurs naturels, la Bretagne fut bientôt livrée aux troupes françaises. Le 1^{er} février 1489, elles étaient devant Conq, et après quinze jours de siège, s'emparaient de la place. Mais en juin, le Maréchal de Rieux la reprit avec l'aide des Anglais, à la garde de qui elle fut confiée, pour peu de temps du reste. Devenue reine de France, Anne de Bretagne fit réparer les fortifications et mit à Concarneau une « perpétuelle garnison à morte paye ».



Époque moderne

L'architecture au XVI^e siècle

— Après le mariage d'Anne de Bretagne avec Charles VIII, le duché entra dans une nouvelle période de paix pendant laquelle la prospérité générale va faire surgir, comme au XV^e siècle, une multitude de monuments religieux et de jolis manoirs.

Dès la fin du XV^e siècle, l'église de *Clohars-Fouesnant* est commencée. Quelques particularités curieuses d'architecture en font un monument intéressant. Le côté sud comporte une véritable maison avec le porche et la sacristie comme rez-de-chaussée. — Les piles rondes de la nef sont dépourvues de chapiteaux, et c'est l'arc triomphal qui porte le campanile. — Les fenêtres des deux bras de croix ont conservé leurs vitraux anciens. On y reconnaît, aux armes de leur maison, Pierre de Botigneau : » *aigle d'argent à deux têtes* », et Marie de Treanna « *d'argent à la mâcle d'azur* ».

Dans le porche est un groupe en pierre de la Sainte Trinité ; dans l'église, une vieille statue de St-Maurice.

abbé de Langonnet, que l'on voit encore dans le vitrail nord, et une « Pitié » comprenant dix personnages. C'est un des rares exemples de ces « Pitiés » complètes où l'on a rassemblé autour de la Vierge ceux qui aimèrent le plus Jésus. Plus pittoresques sans doute que le simple groupe de la Mère et du Fils, ces « Pitiés » en dispersant l'attention perdent cependant de leur puissance d'émotion. Les fidèles le sentaient bien et les demandèrent rarement aux artistes.

— La Trinité de Melgven, et le Moustoir ou Saint-Maurice en Kernevel, sur le chemin du Tro-Breiz, sont sœurs jumelles du début du XVI^e siècle. Leur portail occidental, d'une étonnante ornementation, reproduit celui de la célèbre chapelle Saint-Herbot (1516) en Plonevez-du-Faou, mais au Moustoir avec plus d'ampleur et de richesse (1).

A la Trinité, deux pilastres, une accolade et un gable à crossettes végétales, trois rangs de moulures prismatiques et autant de guirlandes de feuilles de vigne et de chardon encadrent deux portes géminées qui, à leur tour, sont serties des mêmes sculptures. Une colonnette à torsade, (elle venait d'apparaître en Bretagne, à St-Herbot) sépare les deux portes. Elle soutient un groupe de la Trinité entre des anges à banderoles, qui orne le tympan.

A l'intérieur, les hautes colonnes octogonales, les arcades à fines nervures, et surtout la frise qui va jus-

(1) Hélas ! frappée par la foudre qui renverse le clocher, abandonnée même des Beaux-Arts, cette splendide chapelle Saint-Maurice aura bientôt disparu.

qu'au milieu de la nef, sont remarquables. En partant du côté nord, on remarque dans cette frise : un cavalier sonnant de la trompe, — un chien rampant, — un loup assis jouant du biniou, — « Marc » en lettres gothiques, — des feuilles et pampres de vigne au milieu desquels jouent des dragons, avec des masques humains tenant des rameaux dans la bouche, — des pampres de vigne et des grappes de raisins, — deux anges formant corbel, dont l'un porte la croix, et l'autre la couronne d'épines, — des pampres de vigne au milieu desquels jouent de petits personnages, — des anges à banderole avec ces mots : *Sanctus, Sanctus, Sanctus, Dominus Deus sabaoth*, — des pampres de vignes avec des masques humains, — deux chimères affrontées. — Dans la maîtresse vitre, différentes armes dont les « 10 billetes » des du Perrier, de Coatcanton, et « l'aigle éployée » des Rosampoul qui est encore sculptée sur la façade occidentale. D'après les « Registres de Cadol » Geoffroy des Portes, Recteur de Melgven en 1520, y figurait également.

Encore au début du XVI^e siècle, les bénédictins de Quimperlé bâtirent l'église de Kernevel, tandis que les Hospitaliers de Jérusalem élevaient la chapelle Saint-Jean-Baptiste dans la même paroisse.

Kernevel faisait partie des terres de Trevennou données à Ste-Croix en 1030 par Alain Caignart, comte de Cornouaille, et aliénées par l'abbaye en 1574. Si l'église n'a pas grand intérêt architectural, elle possède de nombreuses statues anciennes dont la plupart ont une

réelle valeur artistique ou archéologique. On y voit, entr'autres : saint Colomban, le patron principal, — saint Benoit avec le livre des Règles et le corbeau de Subiaco, — saint Maur, à qui est dédié l'autel du transept nord. Le patronage de Louis le Débonnaire imposant en 818 la règle de St-Benoit à tous les monastères bretons fut loin d'y favoriser la dévotion au Père des moines d'Occident. Les bretons ne lui permirent pas de supplanter le célèbre législateur des monastères celtiques, saint Colomban ; et peut-être même montrèrent-ils une certaine affectation à lui préférer son disciple saint Maur, le Père des bénédictins de France.

Dans la chapelle Saint-Jean des Hospitaliers est une « Pitié » en pierre peinte d'une inspiration nouvelle : Notre-Seigneur sur les genoux de la Vierge, est soutenu par saint Jean.

Restaurée en 1854, l'église de Melgven a conservé, du xvi^e siècle, l'abside, plusieurs arcades, et le porche sud. Elle est curieuse par la profusion d'armes et d'écussons qui ornent ses verrières, ses enfeus et ses murs. Dans la maitresse vitre, sous un mi-parti de France et de Bretagne, vous verrez, entre beaucoup d'autres, les armes des Mahault, seigneurs de Minhuellou : « *d'argent au greslier de sable lié de gueules accompagné de trois feuilles de houx de sinople* », — le blason des Poulmic : « *un échiqueté d'argent et de sable* ». — Vous rencontrerez, sculptés en bosse sur les murs ou les tombes seigneuriales : « *les dix billettes : 4. 3. 2. 1.* » des du Perrier, seigneurs de Coatcanton,



FONTAINE DE NOTRE-DAME DU DRENNEC
en Clohars-Fouesnant

— « *la croix engreslée cantonnée d'une étoile* » qui est Le Scaff, du Fresq. — « *l'aigle éployée* » des Kerloaguen de Rosampoul, de Coatcanton, — « *le croissant* » des Goarlot, seigneurs de Kerannevel, — « *le chef endanché* » des Coatanscour, — « *le lion* » des Beschet de Rybemont. Des anges, des lions, des griffons soutiennent de beaux écussons timbrés d'un heaume à volets. Ne voilà-t-il pas de quoi enchanter les amateurs d'art héraldique.

Du début du xvi^e siècle la Forêt-Fouesnant possède son église avec le calvaire qui l'avoisine. Dominant la façade occidentale, le clocher en encorbellement sur une frise sculptée, avec les fins pinacles et les gables ajourées entre lesquels s'élance la flèche, — la jolie tourelle cylindrique au toit en poivrière qui monte depuis la naissance du pignon, — la grande fenêtre à deux baies au-dessus du portail auquel donne accès un petit porche orné de contreforts et de clochetons gothiques... voilà ce qui charme le visiteur arrêté devant l'église de La Forêt.

Le calvaire est des plus curieux. Au centre d'une espèce de tribune en plein vent, un fût qui s'épanouit en console porte la Croix de Notre-Seigneur et celles des larrons. La plate-forme carrée, à laquelle on accède par quelques marches, est entourée d'un parapet que de légers piliers amortis par des pinacles à crochets garnissent aux angles. Les deux pinacles antérieurs portent les statues de la vierge et de Saint-Jean. C'est

là un des plus anciens calvaires de la Cornouaille. Avec l'église il forme un ensemble dont l'intérêt ne manque pas de retenir l'attention des touristes.

Toutes nos chapelles anciennes ont leur fontaine sacrée, dont le breton a fait l'objet d'une dévotion particulière sous le patronage de Notre-Dame ou d'un Saint. Sa religion aime à les décorer et il n'est souvent rien de plus gracieux. Un bassin rectangulaire que recouvre en partie une niche profonde dont l'arcade en tiers-point s'inscrit dans un gable, tel est leur aspect le plus ordinaire. Le toit en bâtière est fait de dalles. Le gable est orné de pinacles sur les côtés, de choux frisés sur les rampants, avec un fleuron au sommet. Ainsi se présente la fontaine de Notre-Dame du Drennec, en Clohars-Fouesnant. La niche, moins profonde qu'à l'ordinaire, abrite non pas la source, mais une de ces pathétiques « Piéta » que l'on rencontre partout en Cornouaille.

Nous ne pouvons quitter l'art religieux du XVI^e siècle sans nous arrêter devant un beau « Sépulcre » en bois peint de cette époque, qui vint enrichir l'église de Rosporden. Continuellement, les « mystères » représentaient alors les scènes de la « Mise au tombeau », et comme tous nos « Saints Sépulcres », celui de Rosporden est la reproduction d'un tableau vivant. Le chapeau retroussé, les robes fourrées des vieillards, le large turban des femmes, sont des costumes de théâtre, et les personnages sont groupés suivant les traditions scéniques. Cependant, nous voyons habituellement la

Madéleine debout près des pieds du Christ, à la suite des deux Marie : c'est la tradition française. Au contraire, l'école flamande la représente toujours assise ou agenouillée toute seule en avant du sarcophage. Ainsi est-elle à Rosporden, nous rappelant le texte de St-Mathieu : « Maria de Magdala se tenait assise vis-à-vis du sépulcre ». L'école bourguignone dissimula sous son voile le visage de la Vierge, lui donnant ainsi un aspect plus tragique. Et telles se présente la Vierge, ainsi que la Magdeleine de Rosporden.

Les « Saints Sépulcres » furent le sujet préféré d'un âge voué à la méditation de la Passion. Dans le demi-jour d'une chapelle obscure où on avait soin de les placer, ces figures semblaient revivre et respirer. Devant elles, agenouillé dans l'ombre et plongé dans sa prière, le fidèle perdait la notion de l'espace et du temps. Il était à Jérusalem, dans le jardin de Joseph d'Arimathie. Il voyait de ses yeux, les disciples ensevelir le Maître à l'heure du crépuscule... (1) Et telles furent les nobles pensées qui alimentèrent habituellement la forte vie chrétienne de nos pères au XV^e et au XVI^e siècles.

**Manoirs du XVI^e siècle : Touigoat en St-Yvy.
— Meros, le Fresq en Malignen.**

En même temps que des églises et des chapelles, le XVI^e siècle vit s'élever nombre de jolis manoirs aux

(1) Emile Mâle « l'Art religieux en France ».

portes cintrées, aux linteaux de fenêtres en accolade. On y accédait par un beau portail à double entrée. Il était souvent, malgré la sécurité revenue, surmonté d'une rangée de mâchicoulis avec plate-forme que l'on atteignait par une tourelle. Ainsi apparaissent les manoirs de Toulgoat en St-Ivy, de Meros et du Fresq en Melgven. La petite porte de ce dernier est ornée de « la croix engreslée » des Le Scaff. Un Guillaume Le Scaff est seigneur du Fresq en 1426 ; et en 1536 un Pierre Le Scaff passe le manoir à son oncle maternel Ch. de la Villeneuve. Une dame de Helegoat le possède en 1561 et Christophe Foucault, lieutenant de la capitainerie de Conq, l'achète en 1575. Avant d'être aujourd'hui converti en habitation de ferme, il avait été en 1832, la demeure d'un Cathelineau.

La Châtellenie de Conq-Fouesnant-Rosporden au XVI^e siècle.

Les trois seigneuries duciales de Conq, Fouesnant, Rosporden s'étendaient sur les trois cantons actuels. De Rosporden dépendaient en outre Scaër et Kernevel ; tandis que Melgven, Nevez, Nizon avec sa trêve de Pont-Aven relevaient de Conq.

Rosporden comme Conq avaient encore leur Cour de justice. Il y avait, attachés au siège, de nombreux officiers, avocats, notaires, etc... qui résidaient en ville ou dans leurs propriétés de la campagne. Vers 1576, au

hameau de Cadol, entre Concarneau et Rosporden, habitait un notaire du nom de Laënnec qui sera l'ancêtre, à la septième génération, du célèbre médecin de Quimper.

La Cour avait compétence au civil et au criminel. Celle de Concarneau prononça plusieurs fois la peine de la pendaison, et deux fois la peine affreuse de la roue introduite en France par François I^{er}.

La Cour avait aussi compétence en police administrative.

Outre la justice ducale, il y avait dans les trois seigneuries environ quatre-vingts fiefs nobles, dont une vingtaine à haute justice avait pouvoir de condamner à mort.

Les trois chefs-lieux administraient par une Communauté de ville. Au XVI^e siècle, à Concarneau ; cette communauté est composée de douze membres, choisis parmi les avocats, négociants, procureurs et notables bourgeois de la ville. Elle pourvoit elle-même au remplacement des manquants. Personne n'est membre de droit. Il faut être élu après délibération qui porte sur la valeur morale, intellectuelle, et sur l'importance sociale du sujet. Il ne peut avoir moins de vingt-cinq ans, ni plus de soixante-dix. La ville de Concarneau conserve les registres de ses délibérations depuis le milieu du XVII^e siècle.

La pêche était comme aujourd'hui la principale source de revenus de la côte. Les poissons secs de Bretagne étaient la viande de carême, alors si rigoureusement

observé. Les congres, les merlus surtout, pris et séchés sur les côtes bretonnes, étaient expédiés partout en France et hors du royaume. Le début du XV^e siècle marque l'apogée des pêcheries bretonnes. Mais on venait de découvrir, en 1496, les bans de Terre-Neuve, et le commerce de la morue supplantera peu à peu celui des poissons séchés de Bretagne. L'exemption des droits de pêche et de sécherie accordée par Pierre II en 1431 aux habitants de Conq les aidait à soutenir la concurrence. Les rois de France ne reconnurent point au privilège ce caractère de perpétuité. En 1577, Henri III le renouvellera pour neuf ans et ce sera fini.

Prise de Concarneau par les protestants (1577).

Depuis le milieu du XVI^e siècle, Concarneau était sous la garde d'une vieille famille de gentilshommes bretons qui la conservera plus de soixante années durant. En 1568, Jean Jégado, seigneur de Kerollain passait la capitainerie de Conq à son beau-père Jean Le Prestre de Lezonnet. Trois ans après, en 1571 celui-ci était remplacé par son fils Louis. On était depuis longtemps en paix. Le capitaine ainsi que son lieutenant Christophe Foucault résidaient le plus souvent à la campagne, Lezonnet dans sa terre de Loyat près de Ploërmel, Foucault au manoir du Fresq en Melgven, qu'il venait d'acheter. La place était donc mal gardée.

Conduits par Lopriac de Kermassonet, une trentaine de cavaliers, gentilshommes, calvinistes de

Bretagne, se présentèrent inopinément devant la ville et par ruse y pénétrèrent. Aussitôt, ils ferment les portes et emprisonnent tous les habitants sauf quelques-uns pour les loger. Et cependant ils envoient par mer chercher du secours à La Rochelle. Mais déjà l'alarme est donnée. Bientôt, plus de huit mille personnes assiègent la place. Les échelles trop courtes et la marée empêchent le succès des attaques. Mais sans cesse harcelés, surtout la nuit, les assiégés ne peuvent se reposer et ils doivent prendre le jour quelque sommeil. Ce fut leur perte. Un marchand, Charles Le Bris, rentrant chez lui, trouva ses deux hôtes, Kermassonet et son compagnon, profondément endormis, leur épée et leur poignard sur la table, et les clefs de la ville pendues au bras de Kermassonet. Le Bris n'hésite pas, saisit les poignards, en tue à la fois les deux dormeurs, prend les clefs de la ville, et va ouvrir la porte nord. Aussitôt, les assiégeants pénétrèrent dans la place et tuent tous les ennemis qui s'en étaient emparés traitreusement. Il était temps : le secours de La Rochelle arrivait en vue de Concarneau conduit par François du Faou.

La Ligue. — Prise de Pont-L'Abbé (1590)

En 1582, pour le malheur de la Bretagne, Henri III confia le gouvernement de cette province à son beau-frère Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur. Ambitieux, il pensa aussitôt profiter des troubles causés par la guerre civile pour ressusciter

au profit de son fils les prétendus droits de sa femme au duché. La Ligue ayant obtenu du roi en 1585 deux places de sûreté en Bretagne, Concarneau et Dinan, il combla de faveurs leurs capitaines et dès lors s'assura leur dévouement.

En cette même année 1585, Lezonnet voyait arriver à Concarneau un roi de Portugal, dom Antoine, déposé du trône par son oncle Henri, que soutenaient les Espagnols. Il jouait de malheur en se réfugiant à Concarneau qui venait d'être confié aux Ligueurs, eux aussi alliés des Espagnols. Ceux-ci en effet, secrètement avertis, l'y poursuivaient bientôt sur quelques navires. Dom Antoine leur échappa de justesse, et avec ses serviteurs put s'enfuir jusqu'à La Rochelle, d'où il gagna l'Angleterre, pour venir plus tard mourir à Paris en 1595.

En 1588, Mercœur jugea le moment favorable pour se soustraire à l'autorité royale et se déclara chef de la Ligue en Bretagne. Henri III le destitua de son gouvernement. Mais la Bretagne favorable à la Ligue lui était acquise. A Concarneau, Lezonnet lui resta fidèle, et Mercœur le combla d'honneurs et de profits.

Le capitaine de Conq brûlait d'envie de montrer son zèle pour son bienfaiteur. En 1590, un nommé Trogoff, aidé des huguenots, tenait la place de Pont-l'Abbé que lui avait confiée Toussaint de Beaumanoir, commandant de l'infanterie royale. De son repaire, Trogoff pillait le pays jusqu'à Quimper. Lezonnet résolut de s'emparer de Pont-l'Abbé. Il y fit donc traîner le canon de Conq

et y conduisit sa garnison. Mais les remparts de Pont-l'Abbé tenaient bon même contre le canon de Concarneau, lorsque, par une chance inespérée, un arquebusier tua net le malheureux Trogoff qui regardait par une lucarne. La garnison se rendit. Lezonnet fit prisonniers les huguenots, qu'il mit à rançon. Mais la population de Conq, qui l'avait suivi, voulait aussi son butin. L'horloge de Pont-l'Abbé, la plus belle de Bretagne, lui faisait envie. Lezonnet la fit descendre et emporter. Et depuis on disait : « l'on ouït à Concarneau sonner l'horloge du Pont, encore qu'elle soit petite ».

En 1591, ce fut au tour de Lezonnet d'être attaqué. Un matin de janvier, Grézille de la Tremblaye, capitaine de Montcontour, arriva dès l'aube dans les bois du Moros où il se cacha. La nuit venue et la mer basse, il envoya un soldat mettre un pétard à la porte aux Vins et il suit avec sa troupe. Mais la sentinelle de la tour voisine tue le soldat. L'alarme donnée, la garnison court aux remparts, et la Tremblaye n'a qu'à s'en aller, laissant plusieurs morts.

En janvier 1593, Henri IV abjura le protestantisme. Malgré sa promesse de reconnaître le roi devenu catholique, Mercœur refusa de se soumettre. Mécontent, Lezonnet envoya son neveu Jégado négociier à Laon, avec Henri IV, la reddition de Conq. Le roi fut généreux : il maintint Lezonnet dans sa place qui passerait à son fils François, et lui fit don d'une gratification de cent mille livres.

Presque aussitôt, Concarneau vit arriver l'évêque de Quimper. Charles du Liscoët. Ayant quitté la Ligue

après l'abjuration du roi, il ne se sentait plus à l'aise avec son chapitre, toujours ardent ligueur. Il vint donc près de Lezonnet habiter Concarneau où il possédait du reste le fief de l'Aire l'Evêque.

La Ligue : Pillage et incendie de Rosporden par les Espagnols (Août 1594)

Quand les Espagnols, qui se trouvaient à Blavet (Port-Louis) eurent appris que Lezonnet avait tourné jaquette au parti de Mercœur, il vinrent jusqu'à Rosporden sous la conduite de Don Juan d'Aquila attendre quelque occasion d'entreprendre sur la ville et le château de Conq.

Rosporden, qui était de la Ligue comme tout le pays, leur fit fête, et les Espagnols y passèrent dix à douze jours en divers jeux, tournois et courses de bagues. Don Juan essaya maladroitement d'y attirer Lezonnet. Et puis, voyant qu'il n'arrivait à rien, il reprit le chemin de Quimperlé.

Averti aussitôt, Lezonnet sort avec sa troupe, espérant donner sur la queue de l'armée ennemie. Et voltigeant et battant l'estrade, il rencontre, en la paroisse d'Elliant, une bande de pillards espagnols qui s'amusaient à ravager la campagne. Il les charge si vivement à l'improviste qu'il les défait complètement et en occit une trentaine. Dès le lendemain, Don Juan en était informé par quelques-uns qui s'étaient sauvés. Plein de rage, il quitte aussitôt Quimperlé et revient sur ses

pas, décidé à venger la mort des siens sur les populations d'Elliant et de Beuzec, pourtant comme lui-même du parti de la Digue. Il arrive à Rosporden, trêve d'Elliant, dont les habitants le voient revenir sans méfiance. Hélas ! ils vont être bien mal récompensés de leur hospitalité des jours précédents. Les soudards espagnols se précipitent sur eux, tuent sans pitié tous ceux qu'ils peuvent atteindre, hommes, femmes, vieillards, enfants. Epouvantés les malheureux fuient de tous côtés. Beaucoup essayent de se réfugier dans l'église, alors un asile qu'on n'ose guère violer. Avant d'y arriver, ils sont abattus et les cadavres jonchent le cimetière. Aux tueries s'ajoutent le pillage et l'incendie. La ville entière est un brasier ; il n'en reste bientôt que des décombres. « Ce fut une grande ruine, écrivait quelques années plus tard le chanoine Moreau de Quimper, et de mémoire d'homme Rosporden ne sera en son ancien état ».

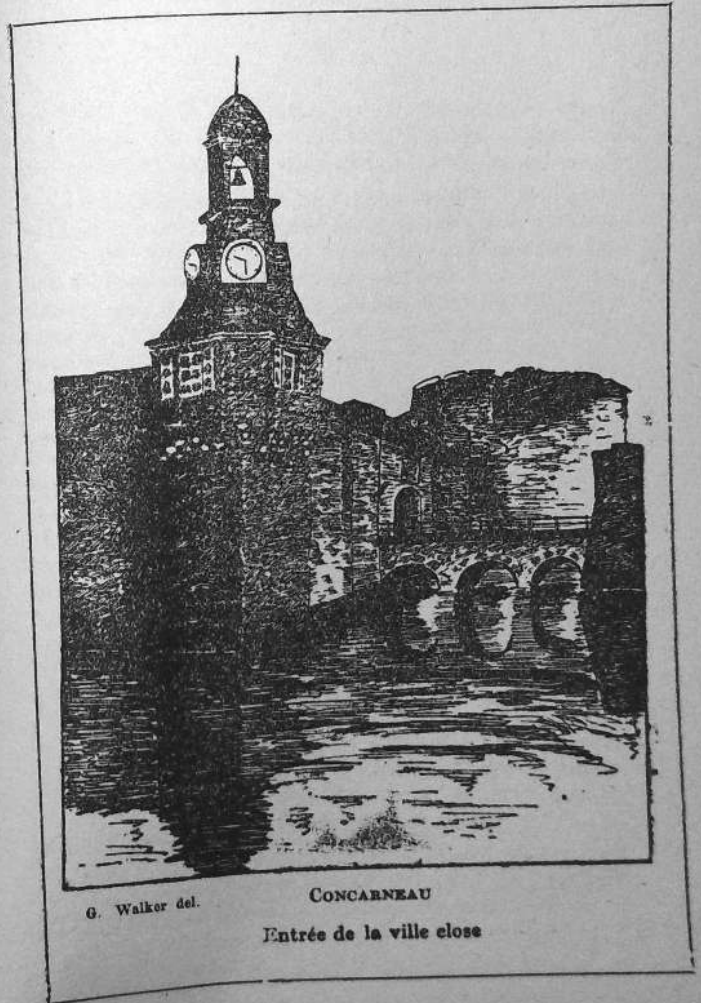
La Ligue : La Fontenelle

Libre du côté des Espagnols, Lezonnet alla mettre le siège devant Quimper qu'il prétendait contraindre à l'obéissance du roi. Il n'y gagna qu'une arquebusade à la gorge qui l'obligea de se retirer. « Ceux de Quimper m'ont égratigné, disait-il dans sa colère, mais je les écorcherai ». Il y mit toute sa bonne volonté, heureusement sans succès, et mourut en février 1595, des suites de sa blessure.

Son fils François, encore trop jeune, fut suppléé dans sa fonction de capitaine de Conq, par son cousin Jean Jégado de Kerollain qui fit rebâtir en partie Rosporden et délivra Quimper d'une attaque de La Fontenelle. Le brigand vint jusque dans la région de Concarneau exercer ses ravages. En avril 1597, le procureur royal de la ville adressait une plainte au parlement de Rennes contre Guy Eder de La Fontenelle et ses gens de guerre « qui pillent et ravagent le bestial et le bled, prennent prisonniers à rançon, lesquels ils font mourir dans les prisons... Les terres demeurent désertes et sans être ensemencées, ce qui a causé une telle disette que l'on voit aux villes trois à quatre mille pauvres à la fois, et que les malades et enfants qui n'ont pu se retirer aux villes sont morts de faim, et leurs corps dévorés des chiens et des loups... » Edifié sur le compte de La Fontenelle par ces plaintes, le Parlement s'arrangea pour laisser la porte ouverte aux poursuites contre le brigand malgré les ordres de Henri IV (1598) d'enregistrer sans réticence ni réserve les lettres d'abolition et d'amnistie complète. La justice pouvait attendre son heure.

Révolte de François de Lezonnet, gouverneur de Conq (1619).

En juillet 1619, arrivait à Concarneau la nouvelle de la fuite de Marie de Médicis et de la révolte du Colonel général d'Epéron. François de Lezonnet crut faire



un beau coup en s'associant à cette rébellion. Il ignorait encore que depuis le 30 avril le traité d'Angoulême avait scellé la paix entre Louis XIII et sa mère.

Le roi commande au duc de Vendôme de partir avec le Maréchal de Brissac, neuf cents hommes et une compagnie de sa garde sous les ordres du Capitaine La Besne. Pendant que Vendôme et Brissac se retirent au château de Cheffontaines, La Besne arrive devant Concarneau et somme la ville de se rendre. Lezonnet était absent parti chercher du renfort, et la place était commandée par un officier du nom de Querchesne. S'avancant jusqu'au pont-levis, La Besne entre avec lui en pourparlers pour la reddition de la place. A ce moment, des soldats assiégés s'approchent, protestent qu'ils sont de bons serviteurs du roi et que s'ils étaient les maîtres, la ville serait rendue. « Je vous poignarderai tous, dit Querchesne, et je me tuerai après ». Comme les canons arrivent, les officiers royaux crient aux assiégés : « Soldats, arrêtez Querchesne ! C'est un mutin qui veut vous faire tous pendre ! » Alors les soldats se jettent sur leur chef, le désarment et le livrent à La Besne avec les clés de la ville. Quand Vendôme et Brissac arrivèrent, elle était déjà prise (7 août 1619). Querchesne paya pour tous : il fut pendu à la tête du pont. Les soldats, chassés de la ville, sans armes, durent être escortés jusqu'à Rosporden : les paysans les auraient massacrés, tellement ils en avaient assez des troubles armés. Le roi destitua Lezonnet qu'il remplaça par le poitevin Emmanuel de la Beraudière. (1)

(1) Son fils lui succéda. Il fut pour lieutenant-écuyer son compatriote Jean de Montlouis, qui épousa Béatrix de Lescobie, de Priziac, et fut le grand-père de Thomas Siméon de Montlouis décapité à Nantes avec le marquis de Pont-Callec.

Une ballade bretonne au pays de Fouesnant : « Komt ar Chapel. »

En 1627 François de Montmorency Bouteville et son cousin le comte des Chapelles furent décapités à Paris en place de Grève pour s'être battus en duel malgré les édits de Louis XIII.

François de Rosmadec, comte des Chapelles, était issu d'une puissante famille de Basse-Cornouaille. Son père avait gagné les faveurs de Henri IV en luttant glorieusement contre la Ligue. Sa mère était une Montmorency-Bouteville. Son frère aîné, le marquis Sébastien de Rosmadec, baron de Molac, gouverneur de Quimper, avait épousé en 1616 Renée de Kerc'hoent, fille et unique héritière de François et de Jeanne de Botigneau en Clohars-Fouesnant, « le plus considérable party qui fut en Bretagne ».

Botigneau appartenait en 1426 à Jehan Droniou, d'une famille qui produisait à la même époque un trésorier de Bretagne. En 1583, Jeanne de Botigneau fit passer le domaine dans la maison de Kerc'hoent, par son mariage avec François de Kerc'hoent. Ils firent reconstruire d'une manière grandiose le château de Botigneau qui compta parmi les places fortes de Basse-Cornouaille. François de Kerc'hoent mourut en 1629 « aymé et chéri de tous comme l'un des plus hommes de bien, vertueux et généreux seigneurs de son temps ». Jeanne de Botigneau, sa veuve, fit profession en 1631 au Carmel de Nazareth, près de Vannes.

Tout le crédit de ces illustres familles ne put arrêter l'inexorable justice du cardinal de Richelieu. La triste fin du jeune comte des Chapelles produisit dans son pays natal une impression profonde qu'un homme du peuple sut traduire dans une émouvante ballade « *Komt ar Chapel* » (1). Le héros est dans son cachot, attendant la mort. Il fait mander à Botigneau que l'on vienne à son secours. Et son appel désespéré s'adresse non pas à son frère, le marquis de Rosmadec, l'époux volage qui s'entendra reprocher publiquement ses infidélités par la voyante quimpéroise Catherine Daniélou, mais à l'épouse trop souvent délaissée, à sa belle-sœur, Renée de Kerc'hoent, qui aime probablement le jeune comte d'un amour inavoué. — Et la voici qui fait atteler aussitôt son carrosse et s'élance sur la route de Paris. — Dans la capitale on disait : « Qu'y a-t-il de nouveau dans cette ville — que le pavé tremble de la sorte ? » — Et l'on répondait : « Un beau carrosse passe ici, — attelé de douze chevaux de lice. — Les goupilles en sont d'argent blanc, — les portières d'or jaune, — et dedans est une demoiselle, — la plus belle princesse de Basse-Bretagne ». — Hélas ! En arrivant sur la place de Grève, Renée de Kerc'hoent s'élance vers le condamné : — « Mais quand elle arriva près de l'échafaud, — la tête coupée de son frère tombait — et le sang jaillit sur son voile — qu'il rougit du haut jusqu'en bas ».

Au XVIII^e siècle, Botigneau qui avait déjà perdu tous ses ouvrages de défense, fut en partie démoli pour

(1) La Villemarque en a publié dans le *Barzaz Breiz*, une variante intitulée « *Le page de Louis XIII* ».

fournir ses beaux matériaux à la construction du château voisin de Cheffontaines. De l'ancienne demeure « une des belles maisons de France » écrivait d'Hozier vers 1640, il reste un des pavillons à tourelle qui terminaient le corps de logis. De larges douves, que franchissent deux ponts, bordent encore la terrasse du château.

La peste.

L'an 1639, la Basse-Cornouaille fut ravagée pour la septième fois en trois siècles par le terrible fléau de la peste (1). Le 30 avril 1640, Messire H. Abgrall, curé de Clohars-Fouesnant, consignait ces lignes dans les registres paroissiaux : « Sur la fin de l'an 1639 et au commencement de l'an 1640 furent enterrés et inhumés au cimetière paroissial de Clohars-Fouesnant près de cinquante corps morts de contagion en la dite paroisse ; et en la chapelle de Monseigneur Saint-Jean, située au dit Clohars-Fouesnant, dix ou douze... ».

Les maladies contagieuses qui désolèrent Quimper furent souvent à l'origine de ces épidémies. Dans le pays d'Elliant, la tradition attribue toutefois l'une d'elles à une cause spéciale : les exhalaisons pernicieuses résultant de la rupture d'une digue qui formait, dans le vallon dominé par le bourg, un étang immense navigable jusqu'au manoir de Tréanna. Le Cartulaire de Landevennec, dans une donation du roi de Cornouaille Gradlon Flamm (750-836), mentionne déjà un de ces fléaux dont

(1) On la signale encore en 1349, 1412, 1470, 1533 et 1595 après les guerres de la Ligue.

le pays de Tourc'h fut préservé par les prières d'un solitaire, Saint-Ratian. A Elliant, la mortalité atteignit parfois des proportions effrayantes. Un chant populaire, qui met précisément en scène Saint-Ratian, ne fait survivre dans toute la paroisse, qu'une vieille femme et son fils unique. Une scène terrible de ce chant épique a inspiré un tableau saisissant qui fut longtemps exposé au Luxembourg et que possède aujourd'hui le musée de Quimper : une femme décharnée traîne au cimetière, dans une charrette, les cadavres livides de ses neuf fils, pendant que le père, dans un accès de folie, suit, en sifflant, l'horrible convoi.

Les Fouquet

En 1647 Christophe Fouquet, comte de Chalain, président au Parlement de Bretagne, était gouverneur de Concarneau. A plusieurs reprises il séjourna dans la région et ses relations avec la noblesse du pays y attirèrent aussi son cousin Nicolas Fouquet, le surintendant des finances de Louis XIV. Les registres de Rosporden mentionnent, à la date du 21 septembre 1639, le baptême de Marie-Madeleine de Valois, fille d'Antoine, sieur de Coatcanton. Le parrain fut Jacques Milin, sieur des Escotz, faisant pour haut et puissant Messire Nicolas Fouquet, vicomte de Melun et de Vaux, ministre d'État, surintendant des finances de France... Peu après, le puissant ministre faisait l'acquisition de la seigneurie de Coatcanton. Gouverneur de Belle-Isle et de plusieurs places fortes en Bretagne, il lui prit la fantaisie de joindre à son domaine princier les îles de

Houat, Hœdic dans le Morbihau, et les Glénans près de Concarneau. Pour ces dernières, il offrit Coatcanton. Dévastées à chaque déclaration de guerre, elles étaient pourtant d'un maigre rapport. Aussi, les religieux de St-Gildas de Rhuys, à qui elles appartenaient, acceptèrent l'échange avec empressement. Mais sur ces entrefaites, Fouquet fut arrêté en 1661 et condamné à la prison perpétuelle. Le contrat d'échange fut annulé et Coatcanton vendu à Christophe Fouquet, comte de Chalais (1).

Coatcanton, dit aussi le Moustoir, fut à l'origine un monastère dédié à St-Ganton, ruiné et abandonné comme tant d'autres lors des invasions normandes du début du X^e siècle. A la fin du XIV^e siècle Coatcanton appartient à Jean de Keranrais. Avant 1423, Tiphaine de Keranrais le lègue à Geoffroy du Perrier, son époux. Cette famille du Perrier est remplacée vers 1530 par les Kerloaguen de Rosampoul. Les Valois et les Fouquet y sont entre 1659 et 1699. Cette année, la seigneurie appartient à Pierre Rossignol de Landannet, puis en 1712 à G. Macé de Villette, en 1713 à R. Fr. de Grimaudet de Grandmaison qui la vend en 1756 à la famille de Plœuc.

Le manoir de Coatcanton, à un kilomètre de Rosporden, remonte au XVI^e siècle. Dans la grande salle, une cheminée monumentale ne mesure pas moins de quatre mètres au linteau. A l'extrémité sud-est du corps de logis, un vaste pavillon moins ancien est sans doute l'œuvre de la famille Fouquet. Sa porte à tympan

(1) De Villiers du Tetzze « Les Glénans ».

triangulaire, ses baies cintrées le datent en effet de l'époque de Louis XIII ou Louis XIV.

La révolte du papier timbré (1675)

Au début de juillet 1675, la Cornouaille s'était associée au mouvement de révolte qu'avaient suscité les nouveaux impôts du gouvernement royal. La région de Conq, Fouesnant, Rosporden y prit une part active. Quatre mille paysans s'assemblèrent autour de Conq. Derrière les remparts, bourgeois et gentilshommes étaient en sécurité, et l'un d'eux nous a laissé, datée du 4 Juillet, une précieuse relation des événements. Mais le refus des paysans d'approvisionner la ville les menaçait de famine si l'insurrection n'était promptement contenue. La répression ne se fit pas attendre. Elle fut hélas! d'une rigueur exagérée. Fouesnant, St-Yvy, Nizon furent même exceptés de l'amnistie accordée par le roi après les premiers et terribles châtiments. Mais comme toujours, les meneurs surent y échapper. L'amiral hollandais Ruyter, le rival de Duquesne, croisait en ce moment sur la côte, en face des Glénans. Il les recueillit sur ses navires, les sauvant ainsi du supplice.

Le 6 août 1675 mourait à Kernevel, Monsieur du Gouardet, Recteur de la paroisse depuis quarante-huit ans: sympathique figure qui jette un jour curieux sur le recrutement sacerdotal dans une population toute imprégnée de vie chrétienne.

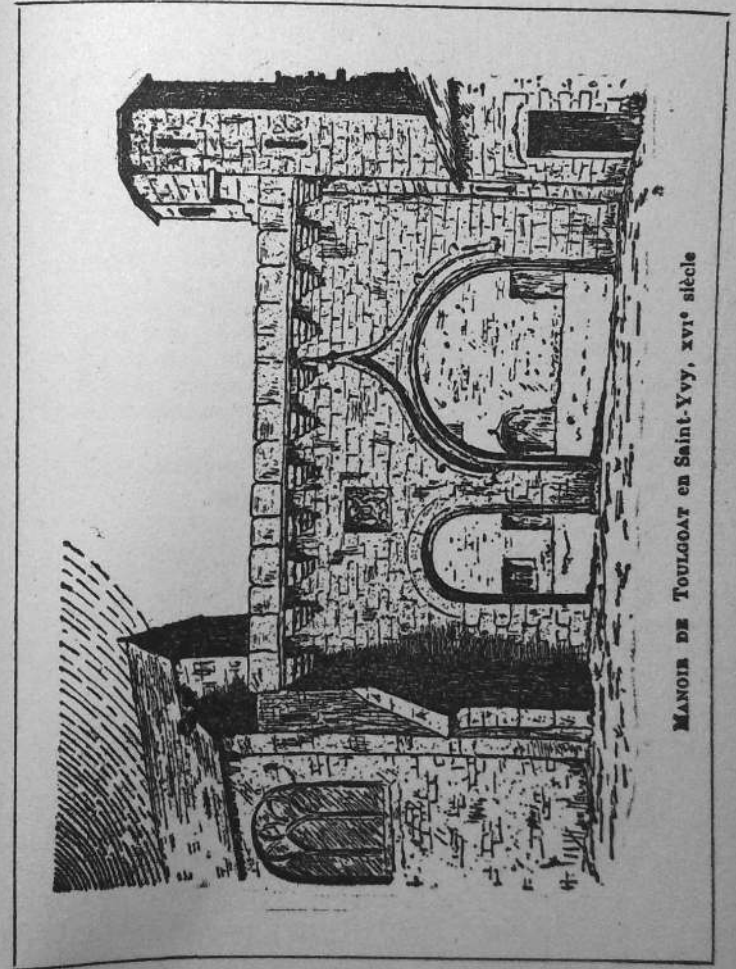
Guy du Gouardet, fils du seigneur de Kermadeoua, en Kernevel, avait été envoyé à Paris pour terminer ses

études, prendre ses grades, et se marier. C'est alors qu'il reçut cette lettre de l'évêque de Quimper, Monseigneur Le Pestre de Lezonnet: «... Sans doute vous avez appris déjà la mort du vénéré Recteur de Kernevel. Les paroissiens me mandent qu'ils ne veulent d'autre pasteur que vous-même. Je vous supplie donc, Monsieur, d'entrer dans la carrière ecclésiastique et de venir prendre la direction de votre paroisse natale...». Monsieur du Gouardet vit dans cette démarche une manifestation très nette de la volonté divine à son égard. Il abandonna aussitôt ses projets de vie séculière, se prépara au sacerdoce, et ordonné prêtre il fut, près d'un demi siècle, le pasteur aimé de ses auxiliaires et des habitants de Kernevel.

Sainte-Anne de Fouesnant (1685)

Le XVII^e siècle n'a produit dans la région qu'un seul monument remarquable: la chapelle Ste-Anne de Fouesnant, bâtie en 1683. Avec sa fine flèche gothique entre deux tourelles rondes au dôme élané, son grand portail encadré de pilastres doriques soutenant un fronton courbe au-dessus duquel, dans une niche de même style, trône la statue de Ste-Anne, cette chapelle d'époque tardive reste un beau monument digne de nos meilleures traditions.

Au fond d'un vallon, dans un fouillis de grands arbres au tronc noueux, aux branches tortueuses, au-dessus desquels pointe son clocher, elle est le but d'un pèlerinage très fréquenté le dernier dimanche de juillet. Alfred Guillou l'a rendu célèbre par une peinture ma-



MANOIR DE TOULCOAR en Saint-Yvy, XVI^e siècle

gistrale, naguère au musée de Quimper, aujourd'hui au Luxembourg.

Sur l'admirable baie de La Forêt toute lumineuse, une flotille de bateaux de pêche transporte à Ste-Anne les pèlerins de Concarneau. Deux robustes marins saisissent la première barque qui vient d'atterrir. Les autres, à la file, glissent doucement sur les eaux calmes. Les matelots, assis, tenant leur rame, les femmes debout portant les bannières et la statue dorée de Ste-Anne, leurs robes blanches, leurs châles blancs de dentelles et de tulles, avec les rubans bleus des Enfants de Marie, les cornettes empesées, les ors éclatants des bannières, tous les détails de cette étrange procession se répètent merveilleusement dans les eaux rosées de la baie.

Concarneau pendant les XVII^e et XVIII^e siècles. Vauban — Duquesne

Pendant les XVII^e et XVIII^e siècles la côte sud de la Cornouaille fut souvent visitée par les navires ennemis et même par les pirates. En 1635 un pirate capturait dans les eaux de Concarneau un Procureur de Quimper qui faisait aussi l'armateur. En 1638 une flotte espagnole vint chercher sur la côte un lieu de débarquement mais n'osa point attaquer Concarneau. En 1648 neuf navires pirates espagnols et biscayens, postés aux Glénans, surveillent la mer pour arrêter les caboteurs. Puis les croisières ennemis se succèdent. Sur des chaloupes légères, les espagnols remontent les rivières et dévastent le pays. Les vaisseaux anglais et hollandais, armés en course, tiennent la haute mer. En 1675, l'amiral hollandais Ruyter croisait en vue de Concarneau.

Devant ces menaces perpétuelles, le gouvernement royal finit par s'alarmer de l'état d'abandon où étaient depuis longtemps les fortifications de Concarneau. En 1680, Vauban visita la place et jugea ses défenses insuffisantes. Il fit construire le ravelin entre les deux pont-levis, et la demi-lune de l'entrée, et peut-être quelqu'une des grosses tours. Il revint dans la région en 1694. C'est alors que l'on fortifia la pointe de Trévignon en Trégunc. Après la mort de l'illustre ingénieur (1707), les travaux furent continués à Concarneau suivant ses plans. Toutes ces précautions ne furent pas inutiles. Le 29 septembre 1746, une flotte anglaise de cinquante voiles apparut à l'horizon. Quelques jours après, six ou sept mille hommes débarquaient au Pouldu. Le tocsin donna partout l'alarme. Concarneau envoya sa garnison. Mais les Anglais reprennent la mer sans avoir rien fait.

Vers le milieu du siècle, l'entrée du port fut améliorée. On construisit des quais, deux cales, une digue entre la pointe de Peneroff et le coteau voisin. En sécurité dans un port bien aménagé, l'industrie sardinière est alors en pleine prospérité. La flotille de pêche comptait plus de trois cents barques montées chacune par quatre hommes. On expédie du poisson en Saintonge, en Angoumois et jusqu'à Cette et Marseille.

Pendant la dernière moitié du XVIII^e siècle, Duquesne, l'heureux rival de Ruyter, vint habiter le château du Moros près de Concarneau. Il en fit l'acquisition en 1631 et y demeura environ dix ans. Après sa mort en 1688, le Moros échut à son quatrième fils qui le vendit en 1728 aux Le Perrier de Salvart.

V

De la révolution à nos jours

La révolte de Fouesnant (1792)

Une des premières réformes de la Révolution fut la suppression des justices seigneuriales en 1789. Puis un décret de 1790 créa dans chaque canton un juge de paix élu par la population. Cette réforme, pourtant utile, allait occasionner la curieuse révolte de Fouesnant.

Le 21 décembre 1790, le canton élut comme juge de paix Alain Nédélec cultivateur au Cosquer en Fouesnant. Il déclara qu'il n'exercerait pas ses fonctions avant d'avoir reçu une pièce signée du roi le confirmant dans sa charge. Il en résulta toutes sortes d'ennuis. Sommations, condamnations du tribunal de Quimper, demandes de révocation des municipalités de Fouesnant, Pleuven, Clohars, rien ne put vaincre la résistance d'Alain Nédélec. Le tribunal ordonna la saisie et la vente de ses biens pour réparation des dommages résultant de son incurie (avril 1791). L'huissier, pourtant assisté de la force armée, fut repoussé par les paysans. En avril 1792, le directoire du département fait enfin procéder à de nouvelles élections. Ce fut un beau tumulte, sans

autre résultat ! En mai, cent hommes de troupe sont envoyés à Fouesnant. On en profite pour recouvrer les impôts, donnant ainsi le démenti au juge de paix qui, pour se faire des partisans, répandait le bruit que tant qu'il serait en charge on ne paierait pas d'impôts.

Alors Nédélec organise ouvertement la résistance. Il rassemble un millier de paysans au bourg de Fouesnant, enferme à la sacristie le curé constitutionnel Saouzanet pour s'en servir au besoin. Le 10 juillet, le département envoie la troupe réprimer cette insurrection. En approchant du bourg, elle rencontre les révoltés. Un de ceux-ci tire sur un grenadier qu'il tue. Les soldats, furieux, répondent par une décharge et les révoltés s'enfuient laissant des blessés et six morts. Ce fut le coup de foudre qui dissipe l'orage.

Le 12 juillet, dans l'église de Fouesnant, le canton élut un nouveau juge de paix.

Condamné aux galères le 15 juillet, arrêté le 2 décembre et conduit à Quimper, Nédélec fut, par une nouvelle sentence condamné à mort le 16 mars 1793.

Les « Comités révolutionnaires » — Suppression de l'Hôpital de Concarneau.

En 1793, la Convention avait créé des « Comités » pour la surveillance des étrangers dans les villes de plus de mille électeurs (huit mille habitants environ). Dans le Finistère, c'était le cas de Brest, Quimper et Morlaix. Mais aussitôt, les « patriotes enragés », comme

ils s'appelaient eux-mêmes, formèrent un peu partout des comités illégaux et se mirent à surveiller, non les étrangers, mais leurs concitoyens, disposant arbitrairement de leur liberté, de leurs biens, et même de leur vie. Ils sont restés en exécration sous le nom de « Comités révolutionnaires » qu'ils se donnèrent eux-mêmes. Concarneau et Rosporden eurent le leur. A peine constitué, le Comité de Concarneau étendit sa sollicitude patriotique jusqu'à l'église de Loc-Maria-an-Hent. Il en fit saisir l'horloge pour la placer dans la chapelle du Rosaire de la Ville Close, où il tenait ses séances (1). Mis en appétit par ce coup d'essai, les comitards de Concarneau décidèrent de vendre les biens de l'Hôpital, espérant profiter de l'aubaine pour faire personnellement, à vil prix, d'intéressantes acquisitions.

Fondé par la ville au XV^e siècle, l'Hôpital avait été confié dans la suite aux Augustines de Saint-Thomas de Villeneuve. Les épidémies très fréquentes, les matelots malades qu'y faisaient héberger les navires relâchant au port, occasionnaient souvent de grandes dépenses qui mettaient la maison dans une extrême pauvreté. Devant ce dénûment et les besoins des malades, les moines de Landevennec consentirent en 1727 « à l'extinction et suppression perpétuelle du titre du prieuré de Saint-Guénolé, et à l'union irrévocable de ses biens à l'hôpital de Concarneau qui paierait un sol par an à l'abbaye ». La fabrique de l'église priorale Saint-Guénolé touchait encore six cent vingt livres de rentes sur divers immeubles lui appartenant à Trégunc, Lanriec, Nevez, Beuzec

(1) Elle y resta jusqu'en 1838. Les paroissiens de St-Ivy, commune récemment formée de Loc-Maria et de St-Ivy, s'avisèrent alors de la réclamer, et plus heureux que les bigoudens de Pont-l'Abbé, réussirent à recouvrer leur bien.

et Conq. La fondation du roi Gradlon Flamm, qui avait duré près d'un millénaire, ne pouvait s'éteindre plus noblement que dans cette œuvre de charité.

En 1772-73, Concarneau fut ravagé par une épidémie. Dans l'hôpital encombré de malades, les religieuses se dévouèrent sans compter. Malgré l'attachement que leur témoignait la population, un décret de 1792 supprima leur communauté. Elles continuèrent à titre personnel leurs services aux marins et aux malades. Mais l'année suivante le patriotisme du « Comité » ne put s'accommoder de ce dévouement. Il les fit arrêter et conduire sous escorte dans les prisons de Quimper après avoir mis sous séquestre leur linge et leurs vêtements. Elles n'étaient plus que trois : l'une avait soixante-treize ans, l'autre soixante-et-onze, et la troisième était aveugle. Puis au mépris de la loi, le Comité fit vendre les biens de l'hôpital.

La persécution religieuse

La « Constitution civile du clergé » (1790) et le « serment constitutionnel » entraînèrent la Révolution dans la persécution religieuse. Dans la région de Concarneau, Founnant, Rosporden, le clergé dans sa presque totalité, refusa de prêter ce serment schismatique, et les populations, obstinément fidèles à leur foi catholique, ne voulurent pas recourir au ministère des prêtres assermentés. Pour échapper à la déportation sur les pontons de La Rochelle ou à la Guyane, beaucoup de prêtres réfractaires se réfugièrent en Espagne. D'autres, ne voulant pas quitter leurs fidèles, menèrent une vie errante à travers les campagnes. A Elliant, MM. Codu et Le Floc'h faisaient de nuit leur ministère, rarement de

jour, et avec de telles précautions que leur présence dans un village restait ignorée des passants. Et puis, traqués de trop près et sur le point d'être pris, ils s'embarquèrent eux aussi pour l'exil. Monsieur Quelennec à Concarneau, et Monsieur Bonden (1) à Melgven réussirent à se cacher jusqu'à la fin de la tourmente. Monsieur Quelennec était le cauchemar du Procureur général syndic de Concarneau parce que disait-il, « tenant par les liens du sang à la majeure partie des matelots de cette ville, il faisait particulièrement craindre aux ecclésiastiques qui y ont remplacé les rebelles à la loi... ».

Aussi bien, les populations ne voulaient à aucun prix des prêtres schismatiques et préféraient accomplir elles-mêmes, dans la mesure où elles le pouvaient, les rites de la religion. A Nevez chaque dimanche, tous se réunissaient fidèlement à l'église à l'heure des offices. Deux paysans, François Caudan, de Kerilis, et Louis Marrec, de Kerlosquet, dirigeaient le chant. A chaque décès, ils conduisaient à l'église puis au cimetière le convoi mortuaire en récitant les prières liturgiques. Et partout le peuple conserva cet attachement inébranlable à ses prêtres fidèles et à l'orthodoxie catholique. En 1699, à la veille du dix-huit brumaire, l'agent du canton de Concarneau en témoignait à sa façon par cette note amphigourique adressée au Département : « L'apathie, l'insouciance, le fanatisme sacerdotal sont les parties hétérogènes dont se compose l'esprit public malgré tous les moyens que je mets en

(1) Originaire de Clédon-Pohor (1761) M. Bonden mourut Recteur de Rosporden, après le Concordat de 1801.

usage pour le vivifier ». Bonaparte allait mieux réussir : Le Concordat de 1801 ramena la paix dans le pays.

Le vaisseau « le Vétéran » à Concarneau (1806)

Le 26 août 1806, le vaisseau *le Vétéran*, commandé par Jérôme Bonaparte, s'approchait des îles Glénans, serré de près par la division anglaise de l'amiral Keith. Se voyant incapable d'avancer plus loin sans se perdre sur les brisants, Jérôme et son état-major s'apprétaient à foncer sur le vaisseau amiral pour sauter avec lui. A ce moment, le capitaine Holgan, second du bord, s'éloignant pour commander une manœuvre, entendit le Matelot Jean-Marie Furic dire tout bas : « — Si on voulait, moi j'entrerais bien le vaisseau dans le port de Concarneau. — Bougre d'imbécile, dit Holgan, tu crois donc qu'un vaisseau à trois ponts ne cale pas plus d'eau que ta barque de pêche ! — C'est vrai, commandant, répond tranquillement Furic, mais cela n'empêche que si on voulait, j'entrerais le vaisseau à Concarneau. » Cette assurance impressionne Holgan. — « Voyons, reprend-il, sais-tu t'orienter ? Sais-tu où nous sommes ? — Croyez-vous donc, reprend alors vivement Furic, que je ne connais pas les rochers, les passes et tout le bataclan d'un port où je suis né ? » Et il se met à faire une description si exacte de tous les points avoisinants que le capitaine Holgan, le prenant par le bras, le mène au prince Jérôme qui l'interroge

à son tour. Et puis se tournant vers son état-major : « Allons, Messieurs, autant cela que se faire sauter. Essayons ». — « Écoute, dit-il au matelot. Je te donne carte blanche. Te voilà commandant du bord. Ordonne, on t'obéira ».

Furic ne se le fait pas dire deux fois, prend le commandement du vaisseau, et la main au gouvernail porte droit sur un point que la vague couvre de son écume. Plusieurs officiers se hâtent de faire observer au jeune prince que le matelot les mène en plein sur les récifs. Chose plus curieuse, une frégate anglaise qui suivait de très près *le Vétéran*, voyant sa nouvelle direction, s'arrête court, tandis que l'amiral Keith, en ennemi généreux, fait signal au vaisseau français qu'il vogue à sa perte. Mais Jérôme ne tient compte de rien, confiant dans l'expérience et le sang froid de son pilote. Et bientôt *le Vétéran*, longeant avec rapidité la pointe de Bec-Meil, s'engage hardiment dans la baie de La Forêt où il vient mouiller à l'abri des coups de l'ennemi stupéfait d'une pareille audace ».

Deux tableaux exposés dans l'église, St-Jérôme et St-Guénolé, donnés par le Prince, rappellent son passage à Concarneau.

Le château de Keriolet en Beuzec-Conq

Le manoir de Keriolet, près de Concarneau, appartient successivement aux familles de Trederu, Euzeno de

Kersalaün et Billette. C'est là que vers la fin du xviii^e siècle, Messire Claude Marigo, ancien recteur de Beuzec, écrivit pendant ses dernières années son beau livre « *Buhez ar Zent* » dont la lecture en commun chaque soir a tant contribué à cette noble dignité de nos vieilles familles bretonnes.

Sous le second Empire, Keriolet fut acquis par la princesse russe Narischkine, veuve du prince You-souhoff, qui épousa en secondes noces le comte Chauveau. Ils agrandirent et embellirent le vieux manoir. Un nouveau et grand corps de logis avec tour crénelée et tourelles d'escaliers, des portiques, des cloîtres, une salle des gardes, une chapelle, un puits monumental en firent une fastueuse demeure seigneuriale. Par une idée assez singulière, pour sa décoration l'architecte a emprunté à différents édifices bretons des xv^e-xvi^e siècles leurs fragments les plus caractéristiques, leurs ornements les plus gracieux. La tourelle d'escaliers imite Rustephan; le portail d'entrée s'inspire des ruines de Logamand; dans la chapelle, les meneaux des vitraux reproduisent exactement ceux de la Trinité en Melgven. Ce rapprochement quelque peu étrange et pourtant harmonieux, de tourelles, de pinacles, de créneaux et de ciselures gothiques, de galeries et de frontons, apparaît au visiteur comme une gracieuse évocation des élégances architecturales sous les règnes de Charles VIII, Louis XII et François I^{er}.

A la mort du comte Chauveau, en 1890, la princesse Narischkine, pour témoigner son attachement à son

pays d'adoption, fit don du domaine et du château de Keriolet au département du Finistère qui y installa un Musée. On y peut admirer de remarquables tapisseries des Flandres et des Gobelins dans un salon Louis XV, — dans la chapelle, un « Sépulcre » provenant de l'église de Beuzec, ainsi que deux autels et un retable à colonnes torses qui appartenaient à l'ancienne église de Nevez.





IMPRIMÉ sur les PRESSES
des Orphelins-Apprentis de
Saint-Michel
EN PRIZIAC
PAR LANGONNET (Morbihan)